

Un Apache dans la tête

Eric DELUARD

* * *

Vous aimez les EPHAD, vous chérissez les racailles, vous adorez les indiens et les cow-boys. Ce bouquin est fait pour vous.

* * *

Dans une maison de retraite médicalisée Patrice Colonne, diabétique, ancien alcoolique, évoque des souvenirs confus. Il n'a plus toute sa tête et ne pense qu'à une vie rêvée, celle des grands espaces dans le Colorado, lorsqu'il était cow-boy ou indien selon les jours.

Les aides-soignantes sont des squaws, les médecins des chefs de tribus... qui passent leur temps à vouloir contrôler sa vie et surveiller sa santé. Sa fille est une étrangère qui parfois le visite sans qu'il y voie d'intérêt. Et soudain surgissent des braqueurs. Panique dans l'établissement.

Pat Colony, son nom de guerre, n'a en définitive qu'un seul grand projet. Comment le réaliser ?

(Tous les événements historiques ou anecdotes, petits ou grands, concernant les cow-boys ou les indiens décrits dans ce livre sont véridiques, issus de documentations, de livres ou du net. Si des historiens pointus, entendent tirer à boulets rouges sur certains détails, qu'ils veulent bien nous en excuser. La réalité de ce continent est déjà assez fabuleuse pour ne pas la trahir. Tout le reste par contre, est totalement inventé même si la description de certaines maladies ou la vie dans les EPHAD ne sont pas étrangers à l'auteur).

Pour Modeste, Elias.et Laura

Chapitre 1

Juillet 2021

« Il est temps de descendre de cheval M. Colonne. C'est l'heure de la piqûre... »

Elle a l'œil torve d'une jument déferrée des pattes avant. C'est chaque soir le même couplet. Cette mauvaise femme en blouse blanche, pas foutue sans doute de servir un honnête tord boyau à un desperado, veut m'allonger sur un lit pour me torturer la fesse. Des fois elle préfère s'attaquer à la cuisse ou au ventre. Et de rire grassement en susurrant *«allons-y pour l'intramusculaire .C'est pas pour me vanter mais y'a plus beaucoup de viande chez Papi. Faut être costaud pour piquer là-dedans»*.

Il y a plus de 80 ans que dure la douloureuse comédie, matin et soir, et j'aimerais que l'on y mette un terme définitif. Au pied de mon lit trône avec ostentation une pancarte EPHAD La Chaumière Saint-Raphaël, Var, avec pour seul nom, celui de Patrice Colonne, censé être le mien. Il est assorti d'une précision médicale, diabétique insulino-dépendant.

Foutaises. A partir de mes 5 ans, fièrement dressé sur mon destrier rouge, un tricycle français, j'ai arpenté le dallage familial, effrayé les poules, combattu les lézards et les Comanches. On m'appelait papa cow-boy et j'oubliais ce patronyme ridicule de Patrice Colonne pour me surnommer Pat Colony. De l'U.S. pur sucre. Et depuis je vis dans les plaines du Colorado, affichant ma superbe et mes éperons, jamais le dernier lorsqu'il faut dégainer. J'ai la chance, selon les heures et les circonstances de pouvoir être shérif, garçon de vache, tenancier de saloon, pilleur de banques ou pouvoir brandir le tomahawk, le visage peinturluré de frais en tant que chef indien.

Cette double appartenance a certes, parfois, des désagréments et j'aimerais pouvoir en débattre avec la grosse vache en blouse blanche, voire avec ses consœurs, mais elles semblent toutes avoir d'autres priorités. Je ne comprends pas toujours leurs discours de guerre mais me parviennent les imprécations d'une tenancière du bordel. *« Gaffe à M. Groseille, hier il a encore voulu s'échapper. N'oubliez pas à 11h 30 avant le repas, la cigarette de Mme Dubout, c'est son bonheur de la journée. Vous la sortez et la confortez dans ses convictions. Oui*

nous sommes d'accord avec elle, à 92 ans, fumer ne représente pas un risque majeur. Le fauteuil du 137, il faut le changer. Justine, téléphone à la maison Maurel, qu'elle s'active pour un modèle C4 J 35. Mais qu'est-ce qu'il fout Marcel ? Il y a trois jours que je lui ai signalé que les ampoules du couloir, au troisième, frôlaient l'apoplexie. Et c'est une parente qui me le signale. Pas vous. Il faut réagir les filles. J'ai un budget à gérer ... »

Mais on s'en fout. Que représentent les désagréments de ce quotidien minable, face aux risques de conflit avec ces enfoirés du Sud ou la famine qui menace, suite à la désertion des bisons ? Il faut se reprendre et s'échapper de cette prison. J'ai encore au moins un siècle à vivre et je veux fuir ce fauteuil à roulettes et rejoindre ma ferme ou mon tipi, mes squaws et leurs apprentis guerriers, sans oublier mon eau de feu. Elle me manque celle-là. Dans une autre vie, je l'ai toujours pratiqué. Une bouteille par jour, un peu plus le week-end, de l'estampillé Irlandais. Avec quelques bouteilles de bière, allemandes ou belges, pour les agrémenter. Les journées s'égrenaient radieuses, rieuses, colorées, pleines d'un soleil qui, je le reconnais, était souvent factice.

C'est un gros monsieur plein de barbe qui me l'a expliqué pendant des mois. « *Un psy* » m'a glissé un jour Marie-Lou, admirative, alors qu'elle astiquait ma prison. « *Il a essayé de vous faire entendre que l'alcool, à force, ça tue les neurones. Avec le diabète, c'est compliqué. Ces cochonneries ne veulent pas se combiner. Mais de toute façon faut mieux pas se rapprocher de l'un ou de l'autre, ce n'est pas bon pour la santé.* » Comprendre le message ne servait à rien. Tous les efforts du monde n'auraient pas suffi, de toute façon, à me libérer du diabète. Quant au whisky, on me l'a carrément supprimé.

Enfer. Prisonnier du feu et de l'eau de feu, esclave de mon corps et de ceux qui pour ton bien, cow-boy, essayent de l'asservir.

Heureusement, j'ai un grand projet.

&&&&&&

L'arrière-salle de la cantine municipale est glauque. Les gamins ont regagné les classes et c'est l'heure d'une bière ou d'un

digestif local assorti d'un pétard dont la provenance est connue de tous les policiers locaux. L'herbe est bonne, amoureusement conservée puis vendue dans les garages HLM des quartiers en difficulté de Fréjus. La ville est la sœur jumelle de Saint-Raphaël mais en est aussi le parent pauvre, la cité dont le département préfère évoquer l'histoire romaine que l'appartenance politique. Même le RN, sigle amoindri du Front National, a réussi à se faire battre aux dernières élections municipales. Un vieux joufflu, encore plus à l'extrême droite que son prédécesseur, persuadé que des miradors avec des chiens autour de la ville, seraient la seule solution a emporté la mise. Le préfet l'a un peu calmé, mais Fréjus est désormais la seule ville de France à brandir le drapeau du RF, le Renouveau Fasciste. Mais le miracle se fait attendre. La ville est toujours endettée, les services sociaux sont moribonds, la culture vilipendée, la communication locale inexistante ou orientée. La France en général et l'Europe en particulier sont honnies. Première décision du nouvel élu pour se distinguer de la masse, piétiner le drapeau bleu aux étoiles dorés devant l'hôtel de ville ! Un geste fort pour dire non à Bruxelles et à l'étranger.

Mais toute cette basse politique les quatre gaillards aux crânes rasés, qui se défoncent à la cantine, n'en ont rien à faire. Une fois leur champion en place et en attendant un vrai boulot, ils alternent les services, gardes du corps un jour, plongeurs dans les restos scolaires un autre. Ils leur arrivent aussi d'aller coller des affiches à la gloire du joufflu ou décoller les impudents qui préfèrent ouvrir leurs frontières plutôt que de se retrancher derrière les barrières de la haine.

Pour l'heure, la préoccupation c'est le fric, le blé, la thune. Action, réaction.



Chapitre 2

Le pire ce ne sont pas les piqûres. Mais les prélèvements systématiques de sang dans les doigts avant de se faire perforer le fessier. Ils appellent cela les contrôles de glycémie. Tu es gamin, bien sûr, fais-le ! Ou contrains-toi à t'y soumettre jeune adulte, avec tes exigences professionnelles et familiales,

tes horaires décalés, le stress ou les heures de sport un peu violentes... Les risques de partir en vrille existent.

Il est indispensable de naviguer autour de 1, le taux de sucre idéal dans le sang, pour les gens considérés comme normaux. Ces populations extraordinaires sont parfois atteintes de toutes les maladies du monde, sauf le diabète. Et s'en plaignent. Ils ne connaissent pas leur chance. Savent-elles que t'as moins de 1 et tu frôles l'hypoglycémie, le malaise, le délire. T'es au-dessus et dans l'hyper, tu bois dans les pots de fleurs, tellement tu estimes que seul et sans gourde, quinze jours dans le désert, est une aimable plaisanterie.

Mais moi, pauvre légume, Sioux insignifiant, vacher de pacotille, pourquoi me torturer alors que je ne bois plus, à regret certes, et n'absorbe pas le moindre gramme de sucre. Tous mes aliments sont pesés, analysés et contrôlés et cela fait des années que mon taux est stabilisé. D'où des unités d'insuline, des litres chaque année, encore et toujours similaires qui pourraient m'exempter de ce massacre quotidien. J'essaye de convaincre les infirmières que seuls leurs émoluments peuvent justifier cette torture qui me prive, à force, de l'usage de mes doigts. Mais rien. Elles rigolent et se pâment en évoquant le corps, l'esprit et les yeux vénéreux du dieu vivant, le grand chef, le docteur Hubert Massif. Elles le vénèrent autant qu'elles le craignent.

Ce manitou médical que j'appelle Wendigo, l'esprit maléfique chez les Sioux, a décidé que nous ne fumerions jamais le calumet de la paix. Il aime la guerre, le combat et entend me contraindre matin, midi et soir à subir les contraintes de ses squaws. Un jour, esprit pervers, j'arriverai à te défier au hasard d'un couloir, les yeux dans les yeux, chacun son colt à la main, sous la chaleur écrasante d'un néon. Le ciel qui verra tes pupilles s'écarquiller une dernière fois, sera le plafond grisâtre de ton établissement où suinte l'humidité d'un climat glauque. Je t'attends.

L'ultime défi dans les westerns, celui où le croque-mort se frotte les mains en préparant les mensurations d'un cercueil, sera pour toi un cauchemar. O.K. Corral n'est qu'une mascarade qui a pu te faire sourire en train de te branler devant ta télé. Mais imagine maintenant mon Derringer crachant ses flammes. Une première balle dans le stéthoscope, une seconde dans les lunettes cerclées, explosant ton regard de lynx. Puis je défouraille au cœur, et là des jets puissants et

rougeâtres viennent polluer ta putain de blouse blanche et inonde le lino immaculé. Avant de sombrer définitivement, tu percevras les dernières lueurs de mon exaspération qui désormais peut s'estomper.

Je serai sans doute plus agressif et cruel à l'heure de lui régler son compte. Mais patience, je suis un indien, pas un sauvage. Il m'a cherché avec ses innombrables examens, ses aiguilles incessantes et ses réflexions déplacées lorsqu'il m'ausculte. J'ai ainsi connu un vieux ranchero qui caressait son Winchester à chaque fois qu'un cheval boitait bas et qu'il fallait l'abattre. Il doit être dans le même état d'esprit.

Je n'oublierai jamais, ce matin de printemps où je chassais tranquillement le bison dans les bas-fonds du Wisconsin. Alors que je bandais mon arc, voilà l'homme qui s'immisce dans ma chambrée du deuxième étage, accompagné d'un autre pingouin de son acabit, blouse de rigueur et air concentré. Il me désigne du doigt, déploie ses ailes de faucon au-dessus de la couche et s'exprime en des termes inconnus mais qui me sont restés gravés.

« Voyez cher confrère, un cas typique de schizophrénie, à la limite Alzheimer, agrémenté de paranoïa et d'un dédoublement de la personnalité. Monsieur se prend pour Robin des bois ou Lucky Luke, je ne sais jamais. Il faudra consulter le dossier... » Robin des bois, je rêve, pourquoi pas Pinocchio, Astérix ou Caliméro ? L'injure est sévère. Il faudra qu'il en réponde. On ne se moque pas impunément du représentant d'un peuple, fort de tant de tribus, dont le courage et la bravoure sont des principes fondamentaux.

Ce jour-là j'ai tenté de pousser un cri de guerre, celui qui paralyse l'adversaire, et me suis étranglé. Le toubib a juste fait un signe à une infirmière pour qu'elle vienne me piquer. *« Il faut vous calmer M. Colonne. Vous dormez un peu et après on vient vous changer avant de vous emmener au restaurant de la maison. »* Alors je câline mon Nanabozo, une peluche grise et borgne dont je ne me souviens plus la provenance. Sans doute le cadeau d'un vieux sage. J'ai tenté d'expliquer aux tortionnaires en blouses blanches que le Nanabozo est un esprit farceur. Il a en général l'apparence d'un lapin dans la mythologie des Anishinaabe, tout particulièrement chez les tribus ojibwés. J'aimerais leur dire, en tant que descendant de la grande nation amérindienne, qu'on le nomme aussi sous cet aspect, Michabou, le grand lapin. Elles se moquent dès qu'elle

le voit. Marthe, la squelettique sans dent, a même glissé.
« *Avoir un doudou à votre âge, c'est ridicule. Il a les oreilles qui pendent. Ça me rappelle le petit machin qui subsiste entre vos jambes...* » Je ne supporte plus cette vie. Heureusement, j'ai un grand projet.

&&&&&

Des projets, ce ne sont pas ce qui manque pour de jeunes déviants. Avoir un emploi et se ranger dans les tiroirs de la République fait franchement ringard. Mieux vaut porter une Rolex à 20 plutôt qu'à 50 ans, posséder une Porsche qu'une modeste Renault, imaginer un monde où le dictionnaire a rayé des termes aussi barbares et incongrus que social, démocratie, mixité ...

Supprimer la couleur noire en politique, ce serait bien aussi.

Chapitre 3

Vaste plaisanterie que ce restaurant, plutôt une cantine pour vieillards incontinents où un pauvre cuisinier sous-payé tente de concilier les divers impératifs culinaires, dictés par la direction et les finances de la boutique. La salle, au rez-de-chaussée, est rectangulaire, peinte en jaune défraîchi avec tout au long de l'année un sapin factice et trois boules de Noël. Tous les mois y sont célébrés les anniversaires des résidents avec bougies et gâteaux. Pour les centenaires c'est Byzance, avec en prime une photo et un article enthousiaste pour le journal local.

Pour moi, rien. Je n'ai aucun souvenir de ce genre de bouffonnerie, ni de mon âge d'ailleurs. De toute façon, les seules fêtes qui vaillent sont celles où l'on se saoule dans un saloon digne de ce nom, au cœur du Michigan ou de l'Ontario. Les demoiselles y sont jolies, outrageusement fardées avec des

balcons pulmonaires surdimensionnés et de belles gambettes. Elles chantent et s'affalent sur nos genoux en avalant moult consommations copieusement alcoolisées. Avec un peu de chance et quelques dollars, ces gentes dames finissent même parfois à l'étage tentant de vous redresser le membre pendant que vous retapissez la moquette de vos litres de whisky ingurgités. Ou se niche le bonheur ... Mystère. Mais pour moi il est là. Au fond d'un tonneau, sous le regard compatissant de Sitting Bull et du shérif de Nothing Hill.

Ce n'est pas le cas ici, dans ce trou à rat. Dégoût. Je pourrais propulser mon fauteuil tout seul, voire prendre l'ascenseur pour rejoindre l'usine à bouffe. Mais non, des jeunes femmes, dont certaines ont des postérieurs avenants et des mamelons à faire chavirer le plus prude des sachems, s'entendent à me trimbaler jusqu'à bon port. Dans ma tête ce sont les seuls rapports que j'entretiens désormais avec les femmes, sans qu'elles bercent ma vie pour autant. Mais soit. Allons. Dans ce décor de crève.

Ils sont une quarantaine à pourrir sur place en attendant qu'on leur serve leur soupe de légumes, une viande sans âme ou un poisson sans arête. Sans négliger le petit dessert du jour. Souvent un yoghourt. Le mien, systématiquement, est sans sucre. Seul bonheur, la façon habile du cuisinier de travailler les courges, les haricots et le maïs. Il est forcément conscient que la culture de ses plantes était la principale préoccupation des squaws, avec l'éducation des mômes. Les messieurs préféraient la chasse et la guerre. A chacun ses priorités. Le dimanche est jour du seigneur et maître, Hubert Massif, d'où un verre de vin rouge ou rosé selon les arrivages, dans des cubis de 10 litres. Ils s'assimilent à de mauvais vinaigres mais j'essaie de me persuader que ce sont de grands crus. Je suis assis à côté de celui que les aides-soignantes surnomment l'autiste et face à deux vieilles taupes démantibulées qui font grincer leurs fausses dents et les freins de leurs fauteuils. Elles aussi me cherchent physique, me quémendant des choses insensées, comme du pain ou le déplacement de mon engin qui leur écorche les genoux. Généralement je leur réponds par des injures Creek ou Navajo. Avec, en prime, un doigt d'honneur mental. Je ne vais pas m'abaisser à leur dire merde comme tout le monde !

Comment ces pauvres débris d'une civilisation en déconfiture, pourraient-elles imaginer qu'existaient près de 500 langues au sein du peuple Amérindien regroupées en 50 familles

linguistiques. C'était hier. Et si aujourd'hui j'ai certes oublié une grande partie de mon existence et ne parle quasiment plus, je pratique encore beaucoup mon indien originel et ses pans d'histoire. Je suis peut-être l'unique traducteur au monde qui permettrait à un Comanche d'expliquer un cours de trigonométrie à un Iroquois et la théorie du machiavélisme des Sioux à des Cherokees. Alors, vos gueules les mamies ! Retournez faire la tambouille ou les putes pour les poseurs de rails. Le chemin de fer n'attend que vous dans les grandes plaines.

Sachez quand même que je vous hais. Ces assoiffés d'or et de conquêtes que furent les Européens, dont vous faites partie intégrante, ont supprimé une partie de mon peuple à partir du 16^e siècle. Je ne vous raconte pas seulement l'introduction de maladies inconnues chez nous, comme la grippe ou la variole. Elles ont décimé près de 90% de la population dans les régions les plus touchées. Je vous rappelle aussi des faits d'armes dont vous n'avez pas à être fières les quasi-centenaires, comme la politique d'extermination des Apaches mise en place dès 1784. Et ça veut chipoter, se plaindre de sa misérable existence ! Retournez dans vos chambres, ignorez-nous, misérables squelettes à roulettes. Disparaissez, relents de la conquête de l'ouest.

Mon message est explicite même s'il est silencieux. Elles le lise sur mes rides qui se sont subitement creusées. Mais plutôt que de s'incliner, de se mettre à prier un messie quelconque, elles me regardent et vrillent un index explicite sur leurs tempes. salopes ! Certains de mes aïeux, farouches guerriers devant l'éternel, mangeaient les organes des vaincus et conservaient des trophées, phalanges ou scalps. Vous ne méritez pas cet honneur. Seule la fosse commune est digne de vous.

Je me retire dans mon tipi. Seul Nanabozo est au courant, j'ai un grand projet à mettre sur pied.

&&&&&

Il y a Johnny, Dédé, Rob et Kriss. Sortis tous quatre de maternelle depuis une vingtaine d'années et dont l'un a obtenu son brevet. Johnny a les plus gros muscles et a torturé plus de chats que les autres à l'adolescence. D'où son statut de chef, même si Dédé a piqué plus de scooters et Rob plus de sacs à des vieilles. Kriss n'est rien. Il picole et suit la meute.

C'est toujours lui qu'on envoie pour massacrer un macaque ou détruire un bougnoule récalcitrant.

Ils viennent d'intervenir à coups de battes de base-ball pour faire évacuer une fac investie par des étudiants. La panique des petits bourgeois, les cris des gonzesses en jupes plissées queues de cheval, les a beaucoup amusés. Mais ce n'est pas suffisant pour nourrir, abreuver et enrichir des hommes, des vrais. L'impérieuse nécessité d'exister, de paraître, implique désormais qu'il faut sortir du bois. Et gagner du fric, beaucoup de fric.

« *Il faut s'évacuer de cette merde que nous inflige cette société de gaucholibéraux.* » La phrase du chef est impérative. On se bouge.

Chapitre 4

Un rayon de soleil, enfin. Celui que me procure Nathalie. Je ne connais pas son nom de famille mais elle s'affiche sans complexe comme l'adjointe du grand patron honni. Cette trentenaire est devenue mon guide et je la suivrais jusqu'à la place Rouge si elle me le demandait. Comment justifier mon engouement et cet étrange sentiment dans la braguette alors qu'à mon âge, seuls Dieu, les anges et les pâtes Lustucru devraient m'émouvoir ? Il y a aussi fortuitement les calissons d'Aix, les rillettes du Mans et le fromage corse, mais je m'égare.

Nathalie est la seule à respecter mon prénom, Pat. La seule aussi qui s'agenouille pour me prendre la main afin de m'emmener au jardin, me dévoilant incidemment les dentelles de sa culotte blanche sous une mini-jupe fendue. Mais aussi, au printemps venu, ses poires Williams voluptueuses lorsque s'entrouvre un chemisier fleuri, au hasard d'un bouton égaré. A son premier regard j'ai su qu'elle était l'incarnation de Marlène. Ma Marlène. J'étais le dos au mur dans un bar mal famé, tentant de reconquérir un mois de salaire, évaporé au poker. Des billets perdus dans des mises incongrues, des relances insensées, des paires de huit qui s'évaporent dans la nuit face à des quintes royales. Et les dollars qui s'égrènent et

se dilapident au fil des jours. Ces billets verts, imprimés avec des faces de clowns ne vous inspirent pas, mais vous êtes obligés de les rendre un jour ou l'autre, à moins de privilégier une balle de gros calibre dans le pied. J'ai finalement évité la sentence en préférant nettoyer les auges des porcs avec la langue pour rembourser ma dette.

Après des mois de périple à chasser le caribou et escorter des milliers de têtes de bétails, je me suis refait un maigre pécule. De quoi éblouir le comptoir, payer ma tournée, arroser une palanquée de blondes décolorées et retenter le diable. J'étais possédé par le poker et commençais à me faire de sérieux ennemis chez les pros de la carte. Il fallait gagner et s'évanouir très vite dans la nature, afin de rejoindre sa ferme et son épouse préférée, ou tenter de faire son trou dans le cimetière local. Ce soir-là, la situation s'avérait périlleuse et je sentais des hyènes aux lèvres baveuses commencer à geindre et pisser de joie en humant ma sueur.

Puis survint le miracle. J'avais un brelan de dames entre les pognes et, blonde, altière, entra dans l'infâme bastringue, une reine de cœur. Le carré parfait. Plus rien ne pouvait m'arriver. J'ai sorti doucement le flingue, commandé bruyamment une nouvelle bouteille et invité galamment la dame à venir la partager à notre table.

Elle me dit s'appeler Marlène, me fait un sourire, accepte mon verre. Ses mèches couleur blé, son élégance comme sa jeunesse insolente ont incendié le vernis de mon machisme décadent. Je craque, l'immortalise dans sa longue robe de taffetas. Je gagne la partie et la conquiert. Le saloon me fait un triomphe ... Et après, je ne sais plus.

Il y a comme un trouble quand j'essaye de décrire notre immense bâtisse aux solives millénaires et les enfants qui trépignent en attendant l'attelage du cocher, engagé pour les mener à l'école du village. J'ai le vague souvenir, dans un semi sommeil, de la grange d'où déborde le foin pour l'hiver et du bruit des cornes de vaches qui frappent les poteaux de bois. Souvenir encore du clapotis du puits où se sont engloutis tant de fantômes. Retentit, ensuite, le son des sabots ennemis, ceux des chevaux des sbires de Harold Palmer sans doute. Le borgne était puissant, convoitait Marlène, allait tout détruire, mais qu'espérait-il contre un cow-boy de ma dimension ? Tout malheureusement. Mais ce sont des souvenirs que j'essaye d'ensevelir au fil des décennies. Les hommes de main tirent les

premiers coups de feu et provoquent les craquements d'un brasier. La maison ou la remise en flammes ? Qu'importe. Marlène crie, supplie, implore et je reste statique, impuissant. Pitoyable zéro ! Les héros devraient savoir sauver leur belle et bousiller les enfoirés qui aspirent à piétiner ses ultimes espoirs de virginité. Hélas, grâce à moi, elle n'était plus vierge et semble ne pas avoir survécu à l'aventure. A moins qu'elle ne soit arrière-grand-mère dans un EPHAD de Virginie. Paix à son âme.

Il serait temps que je la rejoigne. Allons puiser espoir dans mon grand projet.

&&&&&

La seule véritable action virile des compères avait été pour l'heure, l'attaque d'une station-service à Roquebrune-sur-Argens. Un fiasco. Ils avaient pour seules armes des canifs censés impressionner le pompiste . Immédiatement, il sortait un calibre, caché sous le comptoir. L'homme n'était ni sympathique ni compatissant. D'un geste du flingue il leur avait signifié qu'il fallait mieux déguerpir avant de recevoir du plomb dans leurs têtes de dégénérés.

Cet échec avait servi de leçon aux Dalton fachos. Désormais, pour se renflouer, payer le loyer et s'offrir des tournées, mieux valait avoir préparé l'attaque avec minutie, cacher leurs visages, et avoir des armes conséquentes. Le Casino de Saint-Raphaël, le théâtre de Fréjus ou les grandes surfaces seraient l'idéal. Mais des caméras gâchent toute tentative d'intrusion. Ils s'étaient alors résolus à l'impossible, réfléchir.

Chapitre 5

Heureusement, Nathalie me rassure en conduisant mon véhicule au parc. Elle pilote avec dextérité et évite les nids-de-poule pour me parquer sur un espace gazonné. Ce jardinet d'à peine 2 hectares, fait pitié. Avec ses pelouses, tondues au millimètre et ses grands pins sans goût, il ne me fait pas rêver. Mais l'espoir que surgisse un troupeau de bisons attise ma curiosité. Ils étaient parfois des milliers. Mais ne subsiste au pied de la Chaumière qu'un âne brun insignifiant.

La pauvre bête fait pourtant l'admiration manifeste de nombreux résidents. Il suffit que des petits-enfants viennent visiter leurs ancêtres pour qu'ils se croient obligés de positionner les fauteuils autour du quadrupède. Les générations s'escriment alors à lui apprendre à prononcer « *hi-han* ». Ce dont l'animal se contrefout en remuant la queue, histoire d'éloigner les bestioles qui viennent lui titiller la croupe et le bas ventre. Concert déconcertant. Comment, de toute façon, respecter un bestiau qui n'a jamais entendu les hurlements des loups et vu leurs crocs luire dans la lumière d'un brasier moribond ? Je préfère admirer le paon Peter, pas Léon, qui, indifférent aux compliments, se pavane. Sa roue aux couleurs multiples, qu'il déploie avec grâce, me rappelle les plumes qu'arboraient mes frères sur le haut du crâne, avant de pourchasser les intrus.

Nathalie semble m'avoir abandonné. La cambuse l'a sollicité. Mais elle avait l'air heureuse de m'annoncer ce qui semble pourtant une funeste nouvelle. Ma fille vient demain. Cette dame m'indiffère et j'ai bien d'autres préoccupations dans la tête que de m'intéresser à ses commentaires hebdomadaires sur ma vie, mon œuvre, la beauté de ce site et la qualité des soins que l'on m'y prodigue. Nous nous intéresserons à son cas dans une autre vie.

Mon voisin de table, l'autiste, est moins ordinaire. Ce colosse au regard fixe ne parle pas. Ou plutôt, il ouvre son clapet quand bon lui semble. Il annonce l'annuaire de Saint-Raphaël, récite sans trembler la hauteur des cimes dans les Alpes, le pater et le noster. Il aime à déclamer avec emphase le nom des joueurs de l'équipe de France qui ne sont pas encore millionnaires et la marque des voitures du personnel. Il faut juste le brancher, sinon Christian ai-je pu comprendre, dort ou fait mine. Je le perçois à une dizaine de mètres, affalé devant une citronnade, et me persuade qu'il peut, un jour, être le seul à discerner ma décrépitude ainsi que mes désirs.

Je contemple la bâtisse, une villa d'environ 1 000 m² sur deux étages, construite par des Anglais au 19^e siècle. Après avoir ravagé les États-Unis et mis en esclavage tout ce qui bougeait, les sujets de sa Gracieuse Queen se sont mis en tête de coloniser la Côte-d'Azur, le soleil, la mer, les golfs, Avoir du personnel bon marché et solliciter des architectes qui se vendent au plus offrant. Et voilà en une poignée d'années le bord de la belle bleue, dans le quartier de Boulouris, bétonné par l'English. Il y a 20 ans, le sieur Massif a tout racheté pour

créer son boxon médicalisé. C'est le fameux Christian, qui m'a expliqué tout cela alors que je comparais le site au Kentucky. En dialecte indien c'est une contrée sauvage signifiant « *Terre sombre et sanglante* ». J'adhère.

Pour l'heure, je suis seul, j'ai envie d'uriner et personne, malgré mes appels, ne se propose pour m'emmener dans un endroit propice. Alors, comme tout un chacun dans cet établissement de merde, j'évacue le liquide et me chie dessus. Je n'en suis pas fier, mais combien de fois a-t-on dû recourir à ces stratagèmes lorsque nous étions enfouis des heures, parfois des jours, dans des dunes de sable avant de se précipiter en hurlant vers un fort aux murailles sévères. C'est un peu gênant d'avoir la vessie qui part en couille au moment d'attaquer et de prouver votre supériorité physique et mentale, alors que des canons s'acharnent à vous perforer le ventre. Mais l'on s'y fait parfois lorsqu'il faut mutiler, décapiter, étrangler, tuer des tuniques bleues. La routine du combat s'installe et les vrais guerriers parviennent à sublimer leurs coliques, souvent frénétiques, et oublier la feuille d'impôt et les notes déplorables en orthographe Sioux de leur rejeton.

Replié dans ma solitude, j'ai tout le loisir de rejouer avec Nathalie dans « *La rivière de nos amours* ». Pour l'heure, le torrent est en crue entre mes cuisses. Quant à mon engin, celui qui a réjoui tant de squaws affamées, il m'évoque un mauvais remake de « *La flèche brisée* ». Le cinéma est fort cruel à mon égard. Mais très prochainement, je rejoindrai la terre promise et serai le nouveau héros, ma mitrailleuse Gatling entre les mains, de « *Ton heure a sonné* ». Fasse que je puisse finaliser d'ici là, mon grand projet. Nanabozo n'est pas enthousiaste mais je saurai le convaincre.

&&&&&

Il est indispensable pour nous, les jeunes aux dents longues, d'imaginer une préparation physique et mentale digne d'un commando de paras dans un long métrage américain. Nécessité également de posséder du matériel, notamment des flingues, dignes de ce nom, capables d'impressionner le plus obstiné des culturistes. Enfin, il est utile de dégotter une proie, riche et assez éloignée du commissariat, que l'on devrait

pouvoir dévaliser sans accroc majeur. Et c'est bien ce dernier détail qui chiffonne Johnny et ses affidés.

Ils ont pensé au zoo, mais se frotter aux grands singes les a rebutés. C'est sale, ce genre de bestiole. Quant aux tigres, leur piquer la bidoche serait sans doute assez cruel. Imaginer que le patron lâche les éléphants était déprimant. Le plus débile d'entre eux avait suggéré le camp des nudistes. « *T'es naze ou quoi. Les gonzesses ont même pas de culottes. Ou est-ce qu'elles planquent leurs biftons?* »

Cherchons mieux.

Chapitre 6

Retour dans la chambrée pour mes exercices quotidiens de maltraitance. Cette pouffiasse de Marie-Thérèse, son aiguille virevoltant au-dessus de mon cul, semble tout émoustillée. « *M^{me} la sous-directrice m'a dit de vous faire beau demain, M. Colonne. Nous serons vendredi et vous savez que c'est un jour béni, celui de la visite de votre fille ...* » La mégère divague. Mes enfants sont restés au pays dans les années 1850. Je n'en ai pas besoin d'autres.

Mais, mes désirs ne sont pas des ordres. En ce vendredi, j'ai déjà oublié la menace de la veille. Surgit sans prévenir un machin d'une soixantaine d'années, boudiné dans un tailleur grisâtre avec de gros boutons. On dirait la veuve d'un notaire de province. Ma prétendue descendante, sans doute. Elle arbore un faciès qui se veut souriant, se penche pour m'embrasser le front et m'appelle « *Papa* ». Derrière elle se trémousse un gaillard chauve, maigre comme un barbelé de l'Oregon, qui me tutoie et m'insulte avec un « *cher Patrice* » pathétique. Son mari peut-être. Mais je ne lui réponds pas. On n'a pas gardé les poneys ensemble. Comment faire comprendre à tous ces gens qu'on me connaît et me respecte en tant que Pat Colony, l'insoumis du Far-West. Ou encore le Cheyenne, puisqu'en langage indien c'est un prénom féminin et masculin qui signifie « *orateur inintelligible* ». C'est souvent mon cas, volontairement ou non.

Cette blondasse, ma fille selon elle, a un prénom bizarre, Solange. Je n'aurais jamais appelé une biche gracieuse avec une telle ridicule insouciance. Il faut un sens et du respect historique pour se pencher sur le berceau d'une fillette. Chez moi les demoiselles, sitôt baptisées par le sachem, se prénomment Hateya, soit la trace de pas dans le sable, Sakari, la douce, Ayjane, la fleur éternelle, ou encore Taina, le fracas du tonnerre. J'aime aussi Chimalis, l'oiseau bleu, tout comme Kaliska, le coyote chassant le cerf. Voilà des prénoms qui ont de la gueule et devraient inspirer des banlieues en proie à des séries, plus insipides encore que « *Poubelle la vie* ».

Solange en est une adepte et s'arrange toujours pour brancher la télé dès qu'elle fait irruption dans mon univers. Premier fantasme entre deux pubs, me rassurer sur l'avancement du dossier de ma tutelle, le second ranger mon placard. J'ai droit à un costume, que je me refuse à porter, un jogging, deux jeans, quelques chemises et tee-shirts. Elle n'a jamais réussi à comptabiliser les slips et chaussettes, sachant que le pressing local s'embrouille dès que trois résidents tentent de porter des sous-vêtements différents. Il y a deux cravates aussi, mais elles m'indiffèrent. Je ne suis pas un clown quand même ! Au Colorado, chez les travailleurs de la mine, on n'en porte pas. J'aimerais que l'on comprenne que je veux vivre pieds nus, comme cela s'impose sur la Terre Sacrée, ou avec des bottes aux éperons dorés.

Or, on m'afflige des chaussons qui n'ont jamais connu le sol humide d'un marécage du grand ouest. Je m'applique systématiquement à les faire glisser et les oublier au détour de la machine à café ou de l'infirmierie. L'occasion pour Solange de polémiquer, de se plaindre du tarif excessif de cet établissement, même pas capable de chausser ses vieux. Le peu que j'en sais, car j'ai vraiment d'autres préoccupations, c'est qu'elle passe désormais sa vie à tenter de résoudre les méandres de la mienne.

Je voudrais aller m'affaler sous un comptoir en Virginie. Et boire jusqu'à plus soif. Voire m'étendre sur Virginie, une ex call-girl, devenue travesti dans un bouge de Memphis, Tennessee. Mais Solange me bassine et veut désormais m'évoquer des vieux démons. J'avais une épouse, ou plutôt deux, la première s'étant échappée avec un plombier. La seconde est décédée, l'âge sans doute, en laissant trois enfants. Elle est la dernière, mais peut facilement renouer le contact avec ses aînés, si je le désire... Ils habitent Maubeuge

ou Colmar, qu'importe, et seraient sans doute heureux de venir m'embrasser, sans parler des tonnes d'affection que me prodigueraient les petits enfants. Je travaillais assure-t-elle dans un cinéma, projectionniste pour de vieux westerns ou des pornos togolais. Mais stop ! Ces conneries me fatiguent.

Alors je ferme les yeux et simule la sieste réparatrice. Les tourtereaux de passage, en général le vendredi, en profitent pour se coller devant le petit écran. Nanabozo dort déjà. Qu'ils cessent ce rituel ridicule de visite et me laisse tranquillement préparer mon grand projet...

&&&&&&&

Évoquer les gonzesses, c'est forcément courir à la catastrophe. Qu'elles soient caissières au Trouvetout ou mannequins chez Pôle emploi, elles ne veulent pas entendre parler de politique, encore moins d'actions un tantinet viriles qui leur prouveraient la supériorité du mâle sur le bien-pensant.

Bien sûr, lorsqu'elles nous voient débouler dans une BMW flambant neuve, les culottes prennent l'eau et les bretelles des sous-tifs s'affolent. Dès qu'elles comprennent qu'un représentant de la marque n'a pas eu d'autre choix que de nous la céder pour le week-end, elles font la gueule et rechignent pour les grands ébats. Nous avons heureusement les grands moyens, tant en produits qu'en alcool, pour les satisfaire à l'arrière de la charrette de luxe.

Certaines nous ont même aimées, et réciproquement. Sans déconner. La preuve je me souviens encore, qu'après tirage au sort, c'est Rob, qui la dernière fois, s'est emmerdé à emmener une rousse à l'hosto pour se faire avorter.

Chapitre 7

Ils s'absorbent dans les infos à répétition, comme le pistolet du même nom, de BFM TV. Ce n'est donc pas encore l'heure de leur feuilleton préféré. J'ai les yeux clos mais j'ai remarqué la veste noire, les épaulettes et le petit foulard arboré par le

monsieur. Il voudrait être mon gendre et se fait passer pour le général Custer. C'est un comble. Ce traître, ce renégat devra en répondre lui aussi. On ne se moque pas impunément d'un homme aussi beau, avec ses longs cheveux bouclés descendant sur son col et sa longue moustache, agrémentant ses bajoues. Bien sûr il a fait tuer 260 d'entre nous, ses soldats, par des guerriers Cheyennes et Lakotas, lors du massacre de Little Big Horn. L'homme était un héros mais il est passé à la casserole lui aussi, dans ce foutu Montana. J'ai passé toute la bataille, des flèches égarées me passant au-dessus du crâne, planqué dans un fourré. Je dois être le seul survivant.

Je n'ai jamais passé mes vacances dans le Montana mais j'ai pu raconter aux historiens ou aux cinéastes nos faits d'armes héroïques. Je me suis reconnu dans « *La charge fantastique* » en 1941. Beaucoup moins dans « *Little Big Horn* » en 1970 où Dustin Hoffmann fait passer mon général pour un fou mégalo. A défaut de sirop d'érable, je sirote un soda dénaturé et tend l'oreille.

La boîte aux images n'évoque que des événements qui me sont totalement étrangers. Au moindre sujet d'actualité, des journalistes, pantelants, bavant d'admiration, parlent d'un jeune monsieur au sourire à la Kennedy, désigné par les électeurs comme prétendant au titre de président pour un second mandat. Roi de France, en somme. Sa femme est moins bandante que Jackie K., mais elle a de jolies jambes pour son âge. A part ça, selon les bavards, l'hexagone est trop petit pour lui. Il veut aussi dominer l'Europe et, dans la foulée, devenir maître du monde. Facile. Je transmettrai l'info à mes frères par signaux de fumée. Ils l'attendront en haut de la falaise. Une dizaine de rochers précipités au bas de la colline sur les convois belligérants, en ont calmé des plus coriaces.

J'ai enfin capté son prénom, Emmanuel. Tilt ! Je me souviens l'avoir vu à la télé il y a quelques mois. J'ai beaucoup ri. Et c'est rare. Après avoir combattu une populace en gilets jaunes, pas même foutus de brandir des arcs et flèches pour se faire respecter, il avait affronté des bestioles venues d'Asie, des pangolins ce me semble. Et le monde scientifique les avaient accusé de transmettre un virus dont je ne sais plus le nom. Covidé peut-être ? Pour je ne sais quelles raisons l'établissement nous avaient obligé à porter des masques. Je n'étais pas contre, mais quelle engeance ces bouts de chiffon alors qu'ils en existent de tellement plus seyants et sexy dans les tribus indiennes ! L'avantage était de ne plus voir les

hideuses faces glauques et putrides des vieilles peaux à l'heure du repas. Avantage aussi, bientôt on nous obligerait à becqueter dans nos chambrées et... de fil en aiguille à ne plus voir nos familles. Soulagement. Le répit fut, hélas, de courte durée. Les mégères eurent le dernier mot en se mouchant et en se torchant avec ces masques de pacotille. Fin de la rigolade. Bref, cet Emmanuel à tête de banquier yéménite, a-t-il un avenir ? Je ne serais plus là, j'espère, pour le dire.

Bizarre. La dernière fois que j'ai rencontré ce type, c'était une jolie jeune femme. Nous avons longtemps discuté et un peu flirté alors qu'elle se reposait, à moitié nue, dans un grand fauteuil en osier. Mon esprit parfois, comme une draissienne à vapeur après une attaque à l'explosif, déraile. Il y a du foot aussi dans la boîte aux images..

Je m'en tape comme on le ferait d'un arrière train de locomotive réticente. Les sports sont désormais réservés aux gonzesses, la virilité n'est plus de ce monde. Les seules activités qui pourraient encore m'intéresser seraient le tir à l'arc sur grizzly, le maniement du lasso et le rodéo. C'est limité pour les Jeux Olympiques. Je n'étais pas mauvais en canoë, lorsqu'ils étaient fabriqués en écorce de bouleau et en natation, mais juste dans les torrents, à l'occasion d'une fuite improbable. Avec le nombre de fois où des balles de Winchester m'ont sifflé aux oreilles, parfois même entaillé le bout de gras, je pourrais être champion du monde.

J'essaye néanmoins, quand on m'ignore, de forcer sur les roues de mon terrible destrier à roues pour battre le record de la traversée du couloir. Il doit faire au moins 70 mètres de long, égrenant des chambres sinistres, avec une fenêtre grillagée d'un côté et une grille cadenassée de l'autre. Elle donne sur un immense escalier en marbre qui descend majestueusement sur un jardin intérieur dallé, interdit aux résidents. Pourquoi ? Le personnel y fornique ?

On peut juste le contempler en glissant un œil dans les barreaux de la grille et admirer ses plantes grasses. J'y discerne des cactus qui, à mes yeux, sont typiques d'un désert Texan que j'ai beaucoup fréquenté. Ce ne sont pas les chacals, le soleil de fou ou le sable brûlant qui me dérangent. Broutilles pour des guerriers de ma trempe. Ce qui chagrine, ce sont les serpents. Ils viennent s'enrouler autour de vos mollets et vous piquent alors qu'il y a des heures que vous patientez pour attaquer un chariot avec de la bouffe, une belle blonde qui

caresse le cocher et, les jours heureux, de l'eau de feu. Ils sont venimeux et tu meurs avant même d'avoir pu t'enivrer, ils sont inoffensifs et la fille te dédaigne. Tu peux lui labourer les reins, elle ignore son bonheur indien. T'as juste envie, dans ce cas, de lui enfoncer un coutelas dans le bas-ventre. Voilà une perspective qui enchante mon Michabou.

Je reviendrai au couloir. Il sera, une des clés de mon grand projet.

&&&&&&

La cible patientera. Pour le matériel, cagoules et bleus de travail cacheront nos cuirs très reconnaissables. La complicité des frères de la cité est sans faille. Les garages sont grands ouverts. Youssef, de plus, nous a promis que des Kalachnikov tombées d'un camion, de retour d'Afghanistan, n'attendaient que nous. Si on a besoin d'une bagnole, de motos ou scooters, il n'y a qu'à se servir.

Et bien sûr, pour la dope, elle est offerte dans la mesure où nos copines se prêtent à quelques gâteries avec les tenanciers des caves et garages...

Bref, que du bonheur.

Chapitre 8

Ils m'ont collé dans le hall d'accueil, près du resto, avec tous les vieux. J'ai refusé de participer au chant choral, la revue de presse énoncée avec enthousiasme par Agnès ne m'intéresse pas. Je préfère scruter la déshérence humaine. Concevoir que je ressemble à ça, un linceul, avec ou sans fauteuil, ne m'effleure pas une seconde. Ils dorment, bégayent ou bavent, me regardent avec des yeux de caribou mortellement blessé. Et moi, je suis dans les bras de Calamity Jane. Elle a certes vécu une vie d'aventures et de conquêtes, notamment au côté du général Custer, mais c'est son amour pour les armes et l'alcool qui l'ont détruit. Et je ne m'en console pas. Son accoutrement en soldat viril, toujours prête à tuer le premier Comanche

venu, ne m'a jamais abusé. Elle jurait, puait, était insupportable, mais belle. Elle collectionnait les mecs, dont moi je crois.

Le dernier y est resté. C'était à Deadwood dans le Dakota du sud. Il y résonne encore les coups de feu entre shérif et brigands. L'ultime amant de Jane, Wild Bill Hickok, y fut abattu d'une balle dans le dos. Ma chérie y est enterrée près de lui. Ce bled était incroyable et j'y ai encore mes habitudes et de nombreux amis. Qui peut imaginer aujourd'hui que l'avenue centrale de cette ville de péquenots, Main Street, comportait 75 débits de boissons. A une époque bénie des vieux, y sévissaient « *de grandes dames* ». La plus célèbre était Poker Alice. Je reconnais n'avoir jamais mis la main dessus. On avait autre chose à faire, jouer aux cartes. Mariée plusieurs fois, tenancière d'une maison close réputée, elle savait battre les hommes avec des as pas forcément truqués et les ridiculiser. L'ouverture d'une nouvelle mine d'or en 1876, la rendit prospère.

Alice avait profité de l'arrivée massive de prostituées pour divertir ces messieurs, des connards d'européens persuadés de devenir un Rotschild, et leur piquer leur fric. C'était de bonne guerre, à une époque où les bonnes femmes avaient moins la possibilité d'ouvrir leur grande bouche qu'aujourd'hui, si ce n'était pour régaler les hommes. L'alcool coulait à flot et circulaient avec insouciance opium morphine. Belle époque. On y rigolait plus et les diabétiques n'avaient pas à supporter toutes les contraintes, vu qu'ils disparaissaient rapidement beaucoup plus jeunes, dans d'atroces souffrances. Les médicaments n'existant pas encore, ils étaient enterrés avant même d'avoir goûté aux plaisirs interdits. Putain de déchéance. Je ne suis pas sinistre ou morose. Juste réaliste. La médecine actuelle entend vous régenter et ne conçoit pas que vous ayez envie de vous démembrer le foie et martyriser ce qui vous reste de pancréas. Et si moi, Pat Colony, j'ai envie de vivre à ma guise, quitte à mourir dix ans plus tôt que la moyenne nationale, c'est mon problème. C'est l'Emmanuel, vu à la télé, qui va venir me gronder ?

Et qu'en pensent tous ces débris d'humanité qui m'entourent ? Rien. Ils attendent simplement la soupe, n'ont d'autres ambitions que de rejoindre leur place à table, désignée par la direction. Cela peut provoquer des drames malgré la vélocité et la compétence d'un personnel toujours insuffisant, qui s'empresse pour véhiculer les anciens. Cris et pleurs sont

courants. Car il est insupportable pour ces grabataires, d'être obligé d'attendre que viennent leur tour. Pourtant, personne ne sera servi, qu'on se le dise, tant que l'ensemble de la tribu ne se soit installé.

Je suis effondré face à cette apocalypse au quotidien. Et j'imagine rejouer dans les scènes de « *Mémoire de nos pères* » où Clint Eastwood met en valeur un indien alcoolique. J'aurais tellement aimé en être le héros. Je n'étais, hélas, pas disponible à cette époque, sans doute retenu pour attaquer une banque dans un navet insipide. Dommage.

Il me reste heureusement ce grand projet qui, chaque jour, me mobilise, m'inspire et désormais me guide. Avec un peu de chance je l'accomplirai lundi.

&&&&&

Kriss, lorsqu'il n'est pas saoul ou en train de massacrer un intello, a beaucoup d'humour. Très sérieusement, il nous annonce ainsi, avec sa gueule de jeune nazi de banlieues, qu'il a trouvé du boulot. Mes sbires se resservent une tournée et on explose de rire. Depuis le dernier show de Bigard, on s'était jamais autant marré.

« Je vous assure les gars. C'est pour décharger des camions dans un magasin de meubles. C'est ma sœur qui a déniché l'annonce. Je vais presque gagner un SMIC. C'est ce qu'on m'a dit. Je ne sais pas à quoi ça correspond, mais c'est sans doute énorme. Je vois vos têtes et vous êtes en train de vous foutre de ma gueule. Oui je sais, je ne sais quasiment pas lire et écrire, je bois comme un tonneau et je n'arrive pas à contrôler ma force quand je démantèle un connard de gaucho. Mais bon, je commence un boulot. »

C'est certainement touchant, mais on n'en a rien à foutre. Sera t-il encore fiable lorsqu'il faudra dégainer les armes, affirmer sa force et sa détermination, voire supprimer les intellos-écolos gauchisant qui s'obstinent à gâcher notre avenir ?

Chapitre 9

La déprime me gagne ce matin, même si se précisent des lendemains qui chantent et des espaces éternels, sans doute dans le Wyoming. Cet état américain m'interpelle quand je songe aux célèbres Devils Tower. Je suis coincé dans ma turne, derrière des fenêtres à barreaux, contemplant à quelques kilomètres les roches rouges du massif de l'Estérel. Les alpinistes y font les singes et, au pied de la falaise, des coquilles de noix font croire aux badauds qu'elles rejoindront un jour le Mississippi. Joli panorama, apprécié des touristes et de l'office de tourisme local, mais les Diables de mon enfance ont une autre gueule et un historique autrement membré.

L'impressionnante formation rocheuse est en effet sortie de terre pour protéger sur son sommet sept frères et sœurs de la tribu des Kiowa. Ils étaient pourchassés par un ours gigantesque, qui avait pour ambition de faire de la famille son petit déjeuner. L'érection subite de la montagne mis les blancs-becs effrayés, hors d'atteinte des griffes acérées du monstre. Mais ces fourches animales éraflèrent suffisamment les parois pour y former des stries. Comme dans l'est du Var, elles ont formé des parois vertigineuses et autres couloirs où viennent se nicher grands oiseaux et vertiges ascensionnelles. J'aurai bien fait le malin en y grim pant pour impressionner une rousse vulgaire mais, las, mon aversion pour le vide m'en a dissuadé. Pour les autochtones le lieu est sacré. Pas étonnant donc qu'ils avaient été choqués par l'appellation Tour du Diable donnés par les Européens en 1875. Le décor sauvage a séduit Steven Spielberg qui, en 1970, y tourna des scènes de « *Rencontre du 3^e type* ». Ils sont désormais des centaines d'ignares cinéphiles, chaque année, à y chercher des traces d'extraterrestres.

J'ai échappé moi aussi à l'ours, je n'échapperai pas à Julien, le kiné. Le trentenaire m'est indifférent mais je sais que ces dames en leur fauteuil, tout comme les visiteuses, ont parfois les sphincters qui se relâchent lorsque le bellâtre traverse le hall d'accueil. Il est un peu le John Wayne de l'AVC, le Yul Brynner de l'incontinence urinaire et de l'ostéoporose, le Terence Hill de la maladie de Parkinson, le Henry Fonda terrassant Alzheimer. Un héros quoi, musclé de partout, qui tire plus vite que son ombre et vous fait souffrir dès qu'il dégaine un nouvel exercice. C'est surtout ce dernier aspect du personnage qui me concerne. Deux fois par semaine, il s'applique à me martyriser. Devant le personnel il m'appelle M. Colonne. Seuls dans ma chambre, c'est Papi.

Il faut s'astreindre à quitter le fauteuil, s'appuyer au mur sans se casser la gueule et faire de grands pas. Puis, direction le couloir où l'on marche vers l'escalier et ses obstacles redoutables. Il faut affronter les Rocheuses et les gravir avec un bison mort au travers des épaules. Les genoux flanchent, la ceinture abdominale exprime son désarroi, les poumons soufflent comme une forge de maréchal-ferrant. Et Julien rigole. Il fait semblant de m'encourager en m'agrippant le coude, avec des félicitations de circonstance, mais je sais bien qu'il se marre. C'est un pervers, comment l'ignorer, mais je ne suis pas maso et l'implore de cesser, de me recoller dans mon fauteuil. Il acquiesce après la demi-heure obligatoire prescrite par le médecin.

Je suis comme ce shérif ridicule de Montpellier dans l'Idaho. Plus mort que vif après l'effort. Au saloon, en 1896, on s'est foutu de sa gueule pendant des mois. A l'époque, la bourgade ne comportait qu'une seule curiosité, sa banque. Elle fut cambriolée par Butch Cassidy et ses truands. Les hors-la-loi courent toujours. Il est vrai que l'homme à l'étoile ne disposait que d'un vélo pour les poursuivre. Les chevaux, lancés à plein galop dans des chemins caillouteux, en rigolent encore.

Comment échapper à ma déchéance, redevenir le fils aîné d'Oeil de Faucon, alors que je ne sais même plus me servir d'un pied de biche ? J'ai juste besoin de quelques pains de plastique et d'une mèche pour faire exploser la baraque et ses occupants. L'occasion de me dissoudre dans les grands espaces. Si la Solange du vendredi sert vraiment à quelque chose, qu'elle passe chez le quincaillier du coin pour en ramener. Il est quasiment l'heure de se faire harponner la panse et je vais oublier mon désarroi passager en somnolant un tantinet, mon grand lapin blotti contre mon épaule.

Que mon grand projet prenne vie.

&&&&&&

On a épuisé les réserves d'alcool et le paquet de clopes crie famine. Indispensable donc de sortir. Il y a pourtant des risques. En plein jour, on risque toujours de tomber sur une manif CGT, des flics qui nous demandent nos papiers ou encore des anciens profs, avides de jauger nos déchéances. Ils hochent

la tête avec un sourire compatissant, alors qu'on lit dans leurs yeux, un « *bien fait, petit con, tu m'as tellement fait chier il y a quelques années... Ta seule issue c'est le bain. Pense à moi quand tu y croupiras.* » C'est fou tout ce qu'on peut deviner en sondant les prunelles des clampins hypocrites. Nous avons retenu la leçon. On ne discerne pas nos yeux. Ils sont éternellement cachés derrière des Ray-Ban, subtilement évaporés des étals.

De toute façon, on préfère vivre et opérer la nuit. Il faudra juste faire une exception le jour où on dénichera un bon plan. Les grilles fermées et sirènes qui se mettent à gémir et pleurer, ce n'est pas idéal pour le moral.

Chapitre 10

Il est bon parfois de se tordre de rire. C'est le cas ce matin. Il y a sous mes fenêtres un camion rouge et des gars qui courent avec des casques et de gros tuyaux. La Chaumière aurait-elle mise des moyens démesurés pour arroser les pelouses ? Il semblerait que non. Les nouvelles vont vite dans les coursives et je comprends que ce sont des pompiers. C'est la mère Dubout, celle qui s'escrime à toujours fumer dehors, qui a mis le feu aux rideaux de sa chambre. L'aide-soignante a oublié le briquet dans sa salle de bains et grand-mamie en a profité, durant la nuit, pour essayer de s'allumer un clope.

Valeureuse initiative, mais mieux vaut ne pas trembler en s'essayant à de tels exercices. C'est comme l'alcool, je regrette beaucoup la cigarette, la blonde avec un « *poor lonesome cowboy* », rêvant sous un ciel Hollywoodien, sur le paquet. Je ne sais plus pourquoi j'ai dû arrêter. Le poumon avait suffisamment de coffre-fort, selon un infirmier de l'infanterie, pour me diriger vers le 21^e siècle. Encore une connerie, sans doute, du médecin, le « *big-chief* » aux dents longues. Tout ce qui me satisfait le contraint. Et il gagne à tous les coups. Vivement notre ultime rencontre dans le couloir. Elle signera son arrêt de mort et ma nouvelle ouverture au monde, celle qui permet d'accéder aux bars-tabacs.

Toute la population carcérale de l'Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes, j'ai enfin réussi à le dire, est menée au réfectoire. Le personnel est impassible et ne veut pas se prononcer sur l'incident. Nous

sommes manifestement trop attardés pour comprendre. Il ne faudrait pas, en plus, s'offrir une ribambelle de crises cardiaques, défavorable au standing de la maison et à ses finances. Il est vrai que le décès d'une centenaire en devenir, déjà un cadavre avant de disparaître, relève de l'anecdote. Pour l'établissement, la seule obligation sera juste de prévenir ses parents, fermiers dans le Minnesota. Le petit-fils prendra la pioche et la pelle pour enterrer grand-mère derrière le poulailler, puis y apposera une jolie croix en bois, cloutée en son centre. Vite fait, bien fait, mais avec beaucoup d'émotion, avant de conduire mille cinq cent trois têtes de bétails à l'abattoir dans le comté voisin.

Des incendies, j'en ai vécu des dizaines. La grande plaine prend feu, suite à un mégot malheureux, et ce sont des tonnes de bisons, de lièvres et renards qui cavalent vers le cours d'eau, tentant de sauver leurs peaux. Dommage, le rio est souvent à sec. La flèche enflammée d'un Sioux, dirigé par Red Cloud, se plante dans l'armurerie d'un fortin et le fait exploser. On avait omis de recouvrir de terre le stock de munitions. Une bagarre éclate au saloon et une balle perdue dézingue la lampe à pétrole préférée du tôlier. Pas de chance, elle s'échoua sur une nappe agrémentée d'une bougie d'ambiance. Dans mon souvenir, il n'y eut heureusement que vingt morts ce soir-là dans le brasier, ce qui favorisa la tournée de la patronne, après avoir fouraillé dans son fond de cave. De toute façon, elle n'aimait pas la nappe.

D'où sa promesse de refaire la décoration à son goût. Billy Jean Manson affirma pour sa part qu'un carré d'as l'attendait. Il n'attendait que trois cartes pour l'obtenir. L'incendie était donc forcément volontaire, ce qui lui permit de descendre, sans aucune remarque désobligeante, les joueurs l'accusant de tricherie. Le croque-mort avait déjà leurs dimensions dans son répertoire ce qui améliora les performances de sa boutique en matière de marketing. La concurrence peut s'avérer féroce.

Bref, la vie continue. La prochaine animation, à moins que l'on ne nous inflige les chansons ringardes des enfants de l'école d'à-côté, sera l'intervention des ouvriers. Mission, venir décaper, frotter les murs, mettre de l'isolant et repeindre la chambre de M^{me} Dubout. J'aimerais qu'ils fument en effectuant les travaux, une bouffée et une aspiration à chaque coup de rouleau. Hubert Massif et ses sbires deviendraient fous. Une perspective alléchante qui va me faire bander, façon de parler vu mon âge, jusqu'à ce soir.

Dans mon lit, avec désormais des barreaux, pour ne pas sombrer dans des espoirs d'escapade incongrus, je songerai avec bonheur, espoir et sans aucun remord, à mon grand projet.

Il se profile et je serai le premier, sans doute le seul avec Nanabozo, à en profiter.

&&&&&

« *J'ai trouvé !* » Un mégot au coin des lèvres, Johnny martyrise le canard local du coin. Après la page des sports, il froisse celle des faits divers, en aspirant à trancher les roubignoles de tous ces journaliste de merde, tout juste bons à bouffer du Macron ou du Mélenchon. Il a aménagé le grenier de sa grand-mère au centre de Fréjus et profite de poutres, vieux canapés et d'un bar désormais inaccessible à l'aïeul. Le nid d'aigles est devenu repaire pour jeunes volatiles d'extrême droite en recherche de reconnaissances. Ses potes y séjournent désormais au quotidien sans même prendre le temps ni la peine de saluer l'ancêtre.

La bouteille va bientôt rendre l'âme mais le chef s'est exprimé. Il est de bon ton, dans ce cas, de lever un sourcil, voire d'émettre un borborygme. « *T'as trouvé quoi ? Les chiffres du loto ou la manière pour Marine d'emporter un duel télévisé ?* » Rires sans joie.

« *Imbéciles ! Je sais où nous allons imposer notre loi et nous en mettre plein les fouilles pour pas un rond. Une maison de retraite. Ils appellent cela un EPHAD. Imaginez qu'ils ont réussi à faire cramer une vieille en pleine nuit. Pas de gardien ni de caméra pour alarmer la populace. Dans la baraque il n'y a que des fossiles qui doivent planquer des grosses économies sous les matelas. Qu'est-ce qu'on attend ?* »

Chapitre 11

Je dois me concentrer sur du concret, du costaud. Un projet que mes ancêtres pourraient imprimer dans la pierre. Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Et si aujourd'hui on érige des temples de béton et de verre, genre buildings, rien n'est comparable aux quatre têtes de présidents des States, situées dans l'emblématique Mont-Rushmore au sud du Dakota. Georges Washington, Thomas Jefferson, Théodore Roosevelt

et Abraham Lincoln arborent des faciès de 18 mètres de haut, taillés dans la roche, immortalisant la gloire des États-Unis. Dans l'Estérel et ses superbes falaises rouges, rien. Même pas la tronche de l'ancien magistrat, qui avait pourtant un prénom aux consonances indiennes, Jordi. Ils lui ont juste refilé le droit d'afficher son nom au fronton d'une bibliothèque. « *En plein confinement, alors qu'on avait pas le droit d'acheter un bouquin* » ont rigolé les pouffiasses en blouse, expertes de Voici et Gala.

Ses descendants auraient dû s'inspirer du chef de tribu, Standing Bear, qui en 1940, n'avait plus l'ambition ou les guerriers suffisants pour terrasser l'ennemi politique. Le vieux sachem ne supportait pas que ces ridicules têtes d'élus se soient imposées au cœur de montagnes sacrées amérindiennes et décida de réagir. Stop à l'outrage et au déshonneur.

Naissait alors le projet d'un monument beaucoup plus important que les figures abhorrées, totalement dédié aux indiens. Un sculpteur polonais se retroussa les manches pour dynamiter, creuser et sculpter la roche à quelques encablures des fameuses falaises des Black Hills où rayonnent les ancêtres de Donald Trump et désormais Joe Biden. Un travail énorme, qui se solda par dix enfants et une pierre tombale en son honneur en 1982. Le chantier se poursuit sans lui. Encore un truc qui fait marrer mon fidèle grand lapin.

Aux dernières nouvelles, soixante-dix ans après le premier coup de pioche, le visage et un moignon de bras de Crazy Horse sortent du granit. Le visiteur a du mal à concevoir l'ampleur de la tâche, comme sa complexité. Pour l'heure, la taille de la tête en voie d'achèvement, égale largement celle des quatre présidents US. Il faudra sans doute des siècles, à l'instar de la « chapelle » imaginée par Gaudi à Barcelone, pour en voir le bout. Et, en plus, il y aura débat et controverses sachant que la plupart des chefs indiens n'ont jamais accepté ni les représentations graphiques, ni les photos. Il sera indispensable de se méfier d'une reproduction erronée.

L'artiste devra éventuellement me consulter. Je n'accepterai pas un Geronimo avec des frisettes blondes ou un Sitting Bull au chignon de gonzesse méprisable. C'est incroyable comme autant de souvenirs de mon ancienne vie me traversent le ciboulot, m'occupent l'esprit, m'accaparent le neurone restant, alors que je ne me souviens pas de ce que j'ai pu manger le

midi. C'était forcément mauvais, je me refuse à avaler quoique ce soit par principe, mais les détails du déjeuner restent un mystère. J'ai un faible pour le chocolat, mais je n'y ai pas droit.

Mon vécu d'hier m'indiffère, la plupart des têtes rencontrées restent des inconnues. Mon passé, je l'imagine glorieux, celui dont me parle Solange et les infirmières est enfoui dans un sable du désert, dont j'ignore l'adresse et le code postal.

Une femme, on m'assure que j'ai eu une femme dans cette commune du bord de mer. Mais comment croire que, hormis une pouliche texane, j'ai pu ici-bas, chevaucher une brune à l'immense queue de cheval. A moins que l'alezane ne fut blonde et que j'aimais me perdre dans sa crinière, voire dans les replis de ses cuissots musclés. Elle devait savoir planter le maïs, allumer le feu, faire la soupe, proposer le calumet à son homme, s'incliner si nécessaire et accessoirement faire des gosses. Le quotidien des femmes d'aujourd'hui en quelque sorte. Le même j'espère qu'il y a deux siècles dans les wigwams d'Arizona ou de Pennsylvanie.

Je regrette cette époque bénie où les femelles ne s'escrimaient pas au quotidien à me punir les doigts et les fesses. Nathalie a voulu m'expliquer un jour que la squaw que j'idéalise est une image assez méprisante qui prive les femmes de leur dignité, de leur maigre pouvoir et de leur humanité. Je n'ai pas osé rire et pas eu la force de lui expliquer les tenants et aboutissants d'une civilisation qu'elle ignore et ne peut comprendre. Elle sait être la seule à pouvoir me glisser des insanités, sans recevoir ma crème à la vanille sur le maquillage.

J'avais aussi un boulot, affirment les donzelles à cornettes. Certes. J'ai souvenir d'avoir pendu des crapules. Les primes étaient conséquentes. J'ai triché au casino en tant que croupier, je me suis cassé le dos en posant des rails, tenu un bordel renommé. Un tas de trucs de ce genre, mais rien d'autre. Pourquoi pas banquier pendant qu'elles y sont, ces garces. Je me serais certainement arrangé pour me cambrioler tout seul, avant d'aller me saouler avec des potes du Nebraska.

Les grosses, les grandes, les petites, toutes avec ce ridicule costume blanc, viennent me baratiner sur une existence sans relief, la mienne selon elles, dénuée de toute aventure, alors que je n'ai qu'une seule envie, m'abrutir dans la sieste. « *Viens lapin gris, on va dormir* ». Selon ma fille j'étais projectionniste, expert reconnu en westerns, historien non-officiel des peuples indiens. N'importe quoi, les aventures je

les ai vécues, pas fantasmées sur grand écran. Vivement qu'on en finisse.

Ce sera le cas, dès que j'aurai fait aboutir mon grand projet.

&&&&&

Moi, Johnny, responsable de cette opération commando, je l'affirme, les garçons et le matériel sont prêts. Toutes les reconnaissances ont été effectuées, le chemin balisé. On utilisera un gros 4x4 qu'on nous prête généralement à la mairie pour les collages. Rob a le double des clés et l'accès à tous les parkings municipaux. Il suffira de coller des autocollants avec la tronche de Marine sur les plaques d'immatriculation et l'affaire est dans le sac. Il faudra enquêter jusqu'au Venezuela pour espérer nous retrouver, comme dirait Mélenchon.

La praline sur le gâteau s'appelle Juliette, une ex de Rob et Kriss. La chochette n'aimait pas qu'ils pètent la nuit. Alors elle a opté pour Dédé qui préfère roter. Il a été désigné pour reconnaître les lieux et visiter le simili château de Saint-Raphaël, avec la gonzesse à ses côtés. A la moindre question, le couple a la consigne de répondre qu'ils viennent visiter papi et lui amener une bière fraîche. « *Vous rajoutez bien sûr, on espère que c'est permis ? Avec un grand sourire. La greluce, tu sais faire ?* »

« *Oui, chef.* » Je n'en attendais pas moins d'elle. Faire enfiler une chemisette à Dédé, pour faire politiquement correcte comme on dit à la télé, va être très compliqué. « *Il y a dix ans que je n'ai que des tee-shirts noirs avec des têtes de mort.* » Mon père est clamsé depuis assez longtemps, pour que maman ne se rende pas compte de la disparition d'une de ses chemises. Elle est blanche avec des petits lilas en incrustation. Ce fut parfait. Dédé et sa camarade de cavalerie ont assuré. Elle aura droit, après une orgie bien arrosée, à une nuit de folie avec les quatre mecs.

On a même prévu la date et l'heure, lundi à l'heure de l'apéro. Il suffira pour son premier jour de boulot, de bidonner un arrêt de travail à Kriss, et roule ma poule. Il n'y a plus qu'à entrer dans l'arène.

Chapitre 12

Je repense à mon duel futur, avec cet escroc d'Hubert Massif. Ce sera saignant mais j'estime qu'il ne faudra pas se louper avec la première balle, qui risque d'exploser dans l'aspirateur de la femme de ménage. Je lui réserve une sortie genre Hiroshima à cette dernière. Mais ignorons ce détail, en ce lundi matin. Qu'elle fasse exactement ce qu'on lui demande, en ce jour béni de la semaine et je lui serai éternellement reconnaissant.

Cette balle qui va occire le représentant d'Hippocrate, fumier d'hypocrite, l'atomiser, le réduire en poudre à canons, ne tombe pas du ciel. Je résume pour les bambins de cinq ans, la difficulté de crâner avec un colt Walter avant les années 1850. Pour tirer, il faut sortir l'arme du holster attaché généralement à la cuisse par un lacet. L'introduction de la cartouche à l'arrière du barillet ne se fait qu'à partir de 1873. Avant, c'était un peu l'enfer. Il fallait, comme pour les fusils, mettre de la poudre et une cartouche par l'avant du revolver. Je ne vous raconte pas combien de copains se sont fait exploser la main avec un barillet récalcitrant. Il fallait un temps infini pour recharger une arme, qui coûtait généralement un mois de salaire pour un cow-boy lambda. Il est clair que les films où tout le monde tire sur tout le monde en défouillant à tout va, relèvent de la science-fiction. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les armes sont beaucoup plus performantes. Il faudra étudier sérieusement le calibre avant d'occire le méchant Wendigo, l'âme damnée de la médecine.

C'est à cet instant que le lustre s'effondre, victime de deux tirs puissants. Instinctivement mes congénères, du moins ceux qui ne sont pas totalement aveugles et sourds, rentrent les épaules pour éviter le plâtre qui tombe du plafond.

« Salut les fossiles. On vient divertir votre train-train. Vous avez eu un aperçu de notre puissance de frappe. Alors, on ne fait pas les malins. Les valides, on se couche. Les fauteuils, on bloque les freins. Et vite fait ! »

Johnny gueule ses ordres. Ses trois guerriers braquent leurs armes, inspectant le moindre recoin de l'accueil et de la salle de resto attenante. Depuis ma position, près de l'ascenseur, je compte quatre lascars avec des masques, un de Mickey, trois de Donald, et ce qui ressemble à des mitraillettes. Ils ont aussi des coutelas et des armes de poing qui dépassent des poches de leur bleu de travail. La tenue adéquate pour repeindre la

chambre de la mamie carbonisée, mais je pressens qu'ils ont d'autres ambitions.

« Toutes les lignes téléphoniques sont coupées et le portail est cadenassé. Un panneau annonce que l'établissement est provisoirement fermé pour maladies contagieuses. Pour impressionner, on a écrit variole, myxomatose, grippe aviaire, Covid 19 et sida. Personne ne viendra nous emmerder. Il y a désormais des cadenas sur toutes les issues de la baraque. Le but, vous l'avez compris, c'est de remplir les grands sacs que voilà, avec un maximum de monnaies et de bijoux. Si vous détenez des lingots ou des œuvres d'art dans vos chambres, n'hésitez pas à nous le faire savoir. On prend aussi les dents en or. Pour commencer mes petits camarades vont faire le tour de votre putain de PAD pour y récolter tous les portables. Il serait dommage que des flics viennent perturber cette rencontre amicale. Le premier téléphone que l'on voit s'allumer, on flingue ...»

J'ai compris. C'est une prise d'otages. Et ils espèrent casser la banque. Il faut juste que le shérif et ses acolytes alcooliques sortent du saloon, enfilent leurs étoiles, enfournent leurs canassons, chargent leurs flingues réformés et viennent remettre un peu d'ordre dans ce foutoir. On peut compter sur eux pour mettre beaucoup de temps à réagir. Je planque Nanabozo au fond de mon fringue, près de la couche culotte. Les malfrats ignorent que mon lapin est aussi connu pour son féroce appétit, sa sexualité débridée mais aussi sa violence lorsque cela s'avère nécessaire. Je m'identifie à cette image.

Fasse donc que les centenaires se bougent. Ce ne sont quand même pas des petits malfrats, qui se cachent derrière des masques de clowns en plastique, qui vont leur faire peur. Nous au moins, chez les Comanches et les Iroquois, nous honorions nos dieux ou la nature avec des masques en bois peint, superbement sculptés. L'artisanat se meurt. Le plus rageant pour moi, c'est que ces petits cons sont en train de me pourrir mon grand projet. Je l'avais programmé ce matin, après moult études prospectives et expériences, avec la complicité involontaire de la femme de ménage. Mais je la devine, terrorisée, tremblante, au pied de l'escalier. Elle a présentement le nez dans une flaque, innocemment laissée par un résident. Il n'y pas eu de mort. Pas encore.

Mais la scène me rappelle la superbe bataille entre des texans et des révolutionnaires mexicains à Fort Alamo en 1836. Quand

les uns voulaient défendre la bâtisse, ancien palais du gouverneur espagnol, les autres s'acharnaient à la conquérir. Les têtes tombaient drues et c'est là que j'ai perdu mon pote Davy Crockett. Je l'aimais bien ce gars-là. Il était soldat, trappeur, homme politique et défendait parfois les Amérindiens avec qui il avait partagé des moments de vie. Et sans doute quelques litres d'eau de feu, mais l'histoire officiel ne le raconte pas. Difficile d'imaginer un tel curriculum de nos jours. Je demanderai à Nathalie si le Errol Flynn de la télé, celui qui se surnomme Emmanuel, peut se targuer d'un tel parcours. Mon Davy, il se sera battu jusqu'au bout sans jamais lâcher sa « *vieille Betsy* », ainsi qu'il avait surnommé son fusil, en hommage à sa sœur. Il a toujours sa statue dans le Tennessee. J'ignore si c'est le cas pour Emmanuel. Il faudra que je retrouve le « *Alamo* » de John Wayne en 1969. C'était le meilleur.

Et le kiné, il fait quoi ? Absent. Dans la nature sans doute en train de faire de la gonflette ou batifoler avec une ingénue bodybuildée. C'est facile de jouer les Rambo avec des vieillards cacochymes, beaucoup moins, manifestement, avec des cow-boys de la zone. Passons.

La racaille s'acharne désormais sur le personnel. Les blouses blanches, allongées sur le lino, m'évoque une nappe immaculée où j'imagine des agapes sans fin que mon diabète, ou plutôt les toubibs, m'interdisent. Les bandits exigent de récupérer tous les téléphones, ces machins sans fil, que Solange s'obstine à me coller sur l'oreille lorsque des improbables petits-fils ou cousins veulent me parler. Ces ineptes ne savent rien dire d'autre que « *ça va ?* » ou « *qu'est que t'as mangé ce midi ? C'était bon ?* »

Comme je ne réponds pas et refuse d'engager une conversation avec des incapables, ignares qu'ils sont de mon passé américain, j'abrège ma souffrance et la leur. Je ne sais pas qui ils sont, et cela m'indiffère. A ce rythme, la conversation tourne vite court. J'ignore de plus comment marche leurs engins de téléphonie, je ne risque donc pas d'aider les pilleurs de banque à s'en procurer.

Les bandits semblent comprendre à cet instant qu'un premier écueil frôle l'étrave de leur Titanic financier. La population de la maison a faim. La plupart des ancêtres n'a strictement rien compris au scénario de ce téléfilm ridicule. Sur son siège, mamie Rolande continue de hurler. C'est ainsi tous les jours,

avec ou sans truands à la clé. Il faut qu'on la libère des liens qui la condamnent à son fauteuil, lui trouver des ciseaux pour les couper et qu'elle puisse s'échapper, rejoindre son Berry natal. Il y a Robert, un ancien colonel qui m'a dragué durant des semaines, croyant voir son général chéri revivre sous ses yeux. Aujourd'hui, il survit en évoquant parfois les riches heures passées au côté de Massu en Algérie. Sa ration de survie, à cet instant, lui manque. Et puis il y a Marie-Madeleine, dont les yeux de braise, attisent le feu qui couve encore dans les bas fonds testiculaires des résidents les plus chauds. Elle pleure famine et certains aimeraient toujours lui garnir le ventre.

Les estomacs, plus que les montres, s'expriment. C'est l'heure des médicaments et du repas. Le déjeuner est d'autant plus sacré qu'il annonce la sieste. Moi, petit indien du Colorado, minable cow-boy de l'Oklahoma, je me permets de vous alerter, on ne transige pas avec la sieste !

Chapitre 13

« *J'ai soif. Qui est-ce qui va me donner à boire ?* » La grosse Betty est quasiment aveugle et ne peut comprendre que le personnel ne réponde pas immédiatement à sa demande pressante. Elle balaie l'avant-scène du bras en poussant sur ses charentaises pour faire avancer le fauteuil. L'obstacle se prénomme Dédé qui lui intime l'ordre de fermer sa grande gueule. Mais Betty est sourde aussi.

« *C'est vous qui devez m'emmener à ma place de restaurant ? J'ai très soif vous savez. Mais faim aussi. On m'a dit qu'il y avait du coquelet avec des pommes de terre sautées et du gâteau au chocolat. Je suis impatiente. Poussez-moi ou appelez les gens du personnel. Ils savent faire, eux ...* » Dédé jette un œil à Johnny qui lui signifie son incompetence, face à la complexité du problème. Alors, la vieille est propulsée dans un vase imposant où végète un maigre palmier, et s'écroule en hurlant.

Le Wendigo, grand manitou de l'établissement, ne peut faire autrement que d'intervenir. Il en va de sa prestance comme de son autorité. De gisant, Hubert Massif devient martyr en s'agenouillant. « *Messieurs, je vous en prie, restons civilisés. Je*

suis le directeur de cette maison et je vous assure que vous n'y trouverez aucune valeur. Je vous demande avec insistance de respecter nos anciens. La plupart d'entre eux sont malades et nécessitent des soins. Il y a notamment des diabétiques à qui il faut administrer des médicaments, au risque de les voir sombrer dans le coma ... » Une balle fuse dans un miroir. Pas le choix, il explose. L'objet n'avait sans doute aucune valeur, mais j'aimais y reluquer Nathalie quand la belle se mirait en lissant son épaisse chevelure.

« T'es qui, toi, pour nous agresser ? » Johnny a le canon de son pétard qui fume en apostrophant le grand patron. *« On attend des sous et tu nous baratines un prêche. On n'est pas à la messe. Je crois rêver. Debout, connard, on va s'occuper de toi. »* Sieur Massif est traîné par le col jusqu'à son bureau. On entend le fracas des bibelots maltraités et le bruit des documents jetés au sol. *« Le coffre, tu l'ouvres vite fait. »*

Des souvenirs me submergent avec les premières attaques de banques aux États-Unis, il y a environ 150 ans. Le banditisme de ce type était encore peu courant à l'époque où l'on privilégiait les diligences, afin d'y arborer nos flingues sous le nez des cochers. En matière de banques, notre maître à tous était incontestablement Jesse James. Le fils de pasteur et son frère, Franck, ont révolutionné le petit braquage minable en attaquant leur première banque en 1866 au Nebraska. Butin, 62 000 dollars. Pas énorme mais difficile d'imaginer que les quatre branleurs, en train de brusquer le patron de cette tôle de vieux, fassent un tel score. D'autant plus que les deux frangins ont ensuite dévalisé des banques et des trains durant 15 ans, avant que Jesse ne se fasse descendre. Je conseille à ces masques de Disney de retourner voir *« Le brigand bien aimé »* d'Henry King, en 1939, avec Tyrone Power interprétant Jesse James et Henry Fonda dans le rôle de Franck.

La réalité me rattrape. L'homme qui semble être le chef s'est mis à hurler et balance des coups de poing dans la tronche du dirlo. *« Tu te fous de ma gueule avec ton coffre à la con. Il n'y a que des paperasses et des livres de comptes. Où est le fric, bordel ? Il faut que te le dise à coups de balles dans les couilles ? »* J'espère qu'il ne va pas me le tuer, avant que ma punition ne s'applique.

Le chef se rapproche d'un de ses sbires et lui explique sa stratégie avant de se tourner vers nous. *« J'ai bien compris votre plan de bataille, vieux schnocks. Attendre et boire, pour*

les plus atteints. O.K., transigeons. Certains vont avoir droit aux piqûres et calmants. Les autres vont être emmenés aux étages pour les soulager de leurs fortunes. » Ils s'adressent ensuite aux infirmières et aides-soignantes. *« A poil les filles ! On aura plus de facilités à vous repérer si vous avez des envies de nous jouer des tours et ça va occuper les yeux des papis. Allez, les blouses blanches on fait sauter les dentelles ! »* Cela jette un froid, voire un trouble. Je respire, Nathalie arbore sa tenue traditionnelle de cadre, elle ne porte pas la blouse et n'aura pas non plus la honte.

Certaines y vont franchement, balançant blouses et fringues avec rage, regardant leurs bourreaux droit dans les yeux. Les autres sont plus réticentes, se cachent pour faire tomber les sous-vêtements. Les moins solides pleurent. On ne voit pas les visages des hommes, planqués derrière leurs masques ridicules, mais on devine qu'ils s'impatientent. Ces dames ne sont plus qu'un amas de chair que l'on a du mal à reconnaître sans leur accoutrement. Il y a des seins qui tombent, des ronds, des insignifiants, une majorité de 85B et sans doute au moins deux 110 B, selon mes critères. Côté fougones, l'équilibre se fait entre les rasées, style communiantes, ou plus frisées selon l'humeur. Dans cette situation on distingue plus facilement les vraies et les fausses blondes. Et puis on oublie vite ces détails. La scène de ces femmes nues, évoluant au milieu de fauteuils roulants et centaines réclamant leur pitance, est surréaliste. Il faudrait un Fellini pour la mettre en images.

Johnny forme des commandos. Un groupe d'ex-blouses, sous la surveillance de Dédé fonce à l'infirmerie afin de satisfaire les organismes nécessiteux. Un autre, pisté par Kriss, est chargé de sustenter la vieillesse. Les dames reviennent avec des baguettes sous le bras et quelques fruits. Je vois Nathalie, toujours allongée sur le sol, qui me murmure des encouragements. Je crois distinguer, entre ces lèvres rouges carmin, un *« courage Pat, on va s'en sortir. »* Trop mignon. Il faudra vraiment que je l'épouse celle-là. Je l'appellerai Eyota, la meilleure en langage Indien.

En attendant, étant le plus proche de l'ascenseur, je suis aussi le plus à même de répondre aux attentes du troisième copain du chef. Ce dernier opine et je me vois conduire dans l'engin qui monte. *« Quel étage ton magot, pépère ? »* Je lève deux doigts, certes rabougris, mais déterminés. *« Bon, on va à ta chambre. Tu enfournes tes lingots dans le sac. Je jette un coup d'œil à l'étage et on redescend. Compris ? On ne va quand*

même pas passer la journée avec toi. » J'acquiesce, sans un mot ni un geste. Couloir immense, désert, ma turne à une vingtaine de mètres. Pilotage automatique vers la litho en face de mon lit. J'ai complètement oublié qui me l'a offerte, mais j'aime à contempler cette image du Rio Grande. Sur 3000 kilomètres de long, entre Mexique et Texas, il y existe des canyons vertigineux. J'aimais y chevaucher mon cheval blanc, dans des reliefs escarpés. Sa crinière frémissait. Le vent se levait, alors qu'un sublime coucher de soleil embrasait l'horizon.

Prestement, j'attrape ma montre et un billet de dix euros. Il y a longtemps qu'elle ne marche plus et je calcule toujours mes dépenses en dollars. Mais c'est tout ce que j'ai. Le guignol est toujours absent. Je retourne avec mes trésors dans le couloir. Il a ouvert la grille qui donne sur l'escalier en marbre et contemple la cour, vingt mètres plus bas, celle qui m'a toujours été interdite. Impensable, la femme de ménage, avait donc ouvert cette putain de grille, celle qui me fait tant rêver, comme tous les lundis matins. Je sais qu'elle s'y astreint à date fixe, uniquement pour nettoyer des marches qui ne servent à personne, si ce n'est à alimenter mon fantasme de grand projet. En entendant le barouf des projectiles dans le plafond du hall d'accueil, elle s'est précipitée pour se retrouver à poil et le nez dans la pisse, deux étages plus bas.

Mon grand projet va pouvoir se réaliser.

Chapitre 14

Le rêve ultime, à part Nathalie, ce grand projet qui motive ma fin de vie, est de maîtriser mon étalon à roues, le faire galoper vers les escaliers et que l'on s'envole, Nanabozo et moi, vers une autre destinée. Il y a des mois que j'imagine ce chapitre sublimé de mon univers, parsemé d'embûches. Jamais personne n'a vécu autant d'aventures, vécu avec d'irascibles Comanches, couché avec leurs squaws, braqué des banques, bu d'innombrables verres avec de vieux prospecteurs et joueurs de poker, braqué des diligences. Et me voilà enfin, face à mon futur, celui qui me permettra de rejoindre l'éternel. Il

serait sage, dans cette situation, de se purifier, d'entrer en transe et de prendre un peu de peyolt, la drogue locale chez les Amérindiens, pour s'échapper plus facilement. Mais dans l'établissement, outre le sucre et l'alcool, on m'interdit toute substance considérée comme illicite. C'est insensé ce manque de considération et de respect pour les désirs des anciens.

Je ferai donc sans. Le plan est de rouler très vite, sans réfléchir et de me jeter dans l'escalier, sans évaluer les conséquences. Rien ne peut m'arriver avec mon pur-sang à roulettes. Comme le disait un vieux dicton de l'Ouest : « *Un homme à pied est tout, sauf un homme.* » Il est l'heure de prouver que je suis encore cet homme. Personne ne me regrettera. Calamity Jane peut-être, et j'espère Nathalie. Solange m'oubliera vite, comme je le fais chaque semaine avec elle.

Le pitre contemple l'escalier, les bras accrochés aux montants. Il imagine sans doute des trésors au pied des marches. Qu'il y aille ! Je bande les muscles, actionne les biceps et propulse l'engin. La vitesse est impressionnante. Cette fois je ne me louperais pas. J'essaye, comme dans les bouquins, de revoir les épisodes marquants de mon existence en un dixième de seconde. Mais peine perdue. Le connard tourne la tête, me regarde incrédule, essaye de brandir son arme, et veut m'interdire le passage. Mes jambes, à l'horizontale, le fauchent à hauteur des genoux. La posture est imparable, je n'ai même pas mal aux pieds. Et déjà il tournoie dans les airs, crie, son masque se détache et son imitation de plongeur de haut-vol s'avère un fiasco. Ce mec dont j'ignore tout, la nationalité comme l'identité, ses goûts ou pas pour l'histoire indienne, ses appétences pour le whisky irlandais ou écossais, vient de me gâcher ma sortie. Il est mort à ma place.

J'avais imaginé des plans, observé la femme de ménage et son machiavélisme pour toujours ouvrir la grille le lundi matin afin de nettoyer les marches, et voilà le résultat. Un plantage mémorable. Le type baigne dans une mare de sang au pied de l'escalier et je reste, minable, une roue de mon engin, coincée dans la grille. Je ne vais quand même pas m'abaisser à refaire une dizaine de mètres, rouler vite et m'élancer pour le rejoindre. On a le droit de vouloir mourir et rester digne.

Je demeure donc seul à me lamenter sur mon sort, pestant contre un grand projet qui s'est avéré lamentable. J'imaginerai autre chose pour disparaître dignement, mais en cet instant il faut gérer une situation qui me dépasse. Me vient l'image de

ces bêtes convergeant de San-Antonio à Abilene. Je suis l'un des cow-boys, payés un dollar par jour, chargé de les convoier. Il y en a des milliers qui constitue une masse mouvante, indomptable, imprévisible, qui s'étire sur des kilomètres. Comment faire, quand ces éléments à cornes se motivent pour partir en vrille et s'égarer au hasard des plaines et vallons, plus attirés par les pousses du désert que par les abattoirs de la commune prochaine ? Je ne sais plus quoi faire, les gardiens de vaches, livrés à eux-mêmes, non plus.

Obligation, se reprendre. Le méchant ne nuit plus et je suis seul à l'étage, avec ma montre et mes maigres euros. Il est naze, mais me nargue. Il a, lui, réussi le grand saut. L'enfoiré me laisse orphelin d'un suicide convoité et voulu. Ordure. Le sang ruisselle sur son bleu de travail, sa mitraillette et son coutelas. Je n'en tire aucune fierté, ni réel contentement. Ce pauvre type a voulu interférer dans mon projet qui a échoué, et en paye le prix. C'est tout.

Il faut maintenant revenir au cœur du débat et imaginer un avenir radieux au cœur des plaines du Kansas ou du Missouri. Un autre grand projet doit prendre forme.

Chapitre 15

L'ascenseur. Il me fait peur mais une fois la porte ouverte il suffit d'appuyer sur l'étage convoité. Pour moi, c'est zéro et le retour aux malfrats, aux infirmières et à Nathalie. Dès qu'elle me voit, elle signifie au grand chef rebelle que des injections me sont nécessaires. Je m'en serais volontiers abstenu mais, pour elle, je me prête aux velléités des petites mains. Se faire malaxer, soigner et piquer par de graciles ingénues, nues, n'est finalement pas si désagréable.

L'échelas musclé, au masque de Mickey, me darde. Je vois ses prunelles dans les fentes de son masque ridicule. « *Qu'est-ce que tu fous là ? Ou est numéro trois ?* » J'imagine mal lui faire comprendre que je suis redescendu de mon plein gré, lui dire aussi que son bonhomme n'est plus qu'une larve, suintant dans le désordre d'un cerveau en décomposition. Il risquerait de mal le prendre. Je me contente donc de lui tendre mes trophées, montre et monnaies. Par gestes, je lui fais comprendre que son complice fouille mon étage. Ma contribution est certes minime, mais elle est sincère... Il

comprend que je me fous de sa gueule, mais a des choses plus urgentes à régler que de s'occuper de mon cas.

Numéro quatre a l'excellente idée de revenir du premier étage où il a mis son nez dans les affaires des dames. Il exhibe des billets de vingt et cinquante, ainsi qu'une poignée de bijoux, puisée au fond des tiroirs de tables de chevet.

« *C'est quoi ça ?* » demande le Mickey en chef.

« *Ben, des bijoux comme t'as demandé...* »

« *Imbécile. Je te parle de grosses pierres et d'or. Et là, tu nous ramènes des bagouzes de tapettes et des chaînettes crélines avec un type qui agonise sur une croix. Pas de quoi rêver.* »

Le Donald foireux est relégué à la surveillance des vieux et aux demoiselles, dont certaines ne doivent pas le laisser indifférent. Le rôle semble lui convenir alors que numéro deux s'ébroue. A lui de jouer et de prouver au colonel Mickey qu'il est plus capable que l'autre niais. Je vois subitement mon ami Christian, l'autiste, déplier sa carrure d'athlète. Il fait près de deux mètres, pèse plus de 100 kilos et n'a pas manifesté le moindre sentiment ni cligné un œil depuis l'arrivée des bandits. L'épisode du strip-tease des blouses blanches ne l'a en rien fait tressaillir. Mais là, il a envie de pisser. Et se bouge, indifférent au monde et au chahut ambiant.

« *Hé toi, le grand machin, tu nous fais quoi ?* »

L'indifférence manifeste de mon pote énerve le suppléant de Mickey. Christian a rejoint l'ascenseur et appuie son gros doigt sur le bouton. Le méchant, l'arme pointée sur sa tempe, est à ses côtés et crie à son chef. « *Je vais en profiter pour retrouver numéro trois et piquer son magot à la grosse andouille. Je reviens.* » Christian me fixe une seconde et semble lever le pouce en signe de victoire. Instant fugace qui me fait peur. Christian peut parfois être fou et n'a peur de personne. Tout comme moi, il ne songe qu'à rejoindre ses ancêtres. Les siens sont plutôt gaulois ou romains, d'après ce que j'ai compris. La porte en ferraille se referme et l'on perçoit le bruit caractéristique de l'engin qui s'élève.

Le coup de feu fait trembler les tôles de l'ascenseur. On imagine la bête en acier qui oscille de gauche à droite alors que des corps s'affrontent. Un cri retentit avant que la porte ne s'ouvre au deuxième étage. Puis, rien. Elle se referme. Je revis un duel dans un wagon de chemin de fer alors que j'enfourmais

du charbon entre Saint-Louis et Abilene. Deux hommes étaient planqués derrière des caisses et tonneaux et s'acharnaient à se descendre. Je n'ai jamais su les détails du combat. Ils étaient morts tous les deux en arrivant au terminus.

Je crains le pire en voyant Mickey frapper violemment sur le bouton de l'ascenseur afin de le faire redescendre. Il braque sa mitraillette sur la porte mais peine perdue, la cause est entendue. Les deux corps emmêlés s'affalent dans l'embrasure. Christian a dû vouloir étrangler le Donald, qui dans l'action a perdu son masque, puis lui piquer son couteau de chasse. Il lui a planté dans l'estomac jusqu'à la garde, alors que l'homme, par réflexe, tirait une balle dans la gorge de mon ami. Des geysers rouges s'échappent. La porte, en essayant de se refermer, les heurte l'un après l'autre, les retourne. Bientôt ils se chevauchent, alors que des cris stridents et horrifiés jaillissent des poitrines féminines.

Bravo Christian, tu es parti en homme. J'aspire à que cet établissement porte désormais ton nom et que personne, jamais personne, n'ose s'asseoir à ta place à table. On ne siège pas en lieu et place d'un héros. Mickey a fait appel aux filles et les supplie de sauver son pote Dédé, son frère d'armes. Tiens, il avait un nom ce monsieur ? Les fesses à l'air, à genoux devant l'escalier, elles font mine de s'activer autour des deux hommes. C'est inutile, je le sais. J'ignorais que Marie-Lou avait autant de cellulite sur le derrière. La masse gélatineuse tressaute et je rigole intérieurement. Un peu d'humour aidera peut-être mon Christian à rejoindre César et Vercingétorix. La bise pour moi à Cléopâtre.

Malaise dans le camp des assaillants. Ils ont perdu un homme, le second a disparu, le troisième est un incapable. Même le chef semble ébranlé. Il ne contrôle plus grand-chose et semble confondu par l'ampleur de ce désastre en devenir. Son plus fidèle adjoint est mort et la recette est ridicule. Mais où se cache l'argent, ces masses de billets que les vieux planquent généralement sous les matelas ? Et les gros bijoux. Ils ne les ont pas avalés quand même ? L'heure tourne et les débris humains font leur cirque.

Après les quignons de pain du midi, certains ont eu l'heureuse idée de faire la sieste dans leurs fauteuils. Mais le répit aura été de courte durée. Il y a maintenant des cris pour aller pisser ou pour réclamer le goûter. Certains exigent qu'on leur mette la télé ou qu'on leur chante du Tino Rossi. Les anciens sont

incontrôlables. Dans une banque, tout le monde obéirait au doigt et à l'œil, s'allongerait, donnerait les clés du coffre. Comme dans les films, quoi. Là rien, ils ne semblent pas comprendre la situation et s'en moquent comme de leur première Panhard-Levassor.

En fait ils n'ont pas peur. Surtout pas de la mort. Et ça, on ne pouvait pas le deviner, constate Johnny avec amertume.

* * * *

Chapitre 16

Il ne manquait plus que lui. Celui que le chef appelle désormais Kriss, se met à geindre. Il en a marre de la plaisanterie, a au moins trois tournées de retard et il a toujours un boulot sur le feu. Ce type est un cancer et sans doute le maillon faible de la bande.

Je suis installé confortablement sur mon étalon à roulettes, songeant à la phrase de Ronald Reagan : « *J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de meilleur pour un homme que d'être assis sur un cheval.* » L'ancien président était sans doute aussi con que sa réflexion. Je préférerais être debout et gambader dans le Wyoming, ou à défaut dans l'Estérel. Un TGV, pas loin, fait siffler ses freins en rejoignant la gare de Boulouris. J'attends qu'il siffle trois fois. En vain. Les trains ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils sont sans doute plus rapides, mais ils manquent singulièrement de caractère. Où la technique a-t-elle caché la fumée bonhomme et les sioux balançant des flèches, qui en faisaient le charme ? Mon grand lapin ne bouge pas. Il doit dormir.

Le retour au quotidien, c'est la réapparition d'Hubert Massif. Le grand chef boitille en sortant de son bureau, soutenu par une squaw nue qui fait des grands gestes vers ses collègues. Quel est le message ? Il a de larges bandages sur le crâne, souvenirs de son agression par le bandit en quête de dollars et lingots. A t'il été scalpé ? Je reconnais que c'est parfois désagréable. Rappelons qu'il est nécessaire de faire une entaille circulaire partant du front et passant juste au-dessus des oreilles. C'est la même chanson pour les adversaires morts ou vivants.

Je chuchote la suite dans le conduit auditif de mamie Constance. Elle s'en contrefout et réclame haut et fort son feuilleton. Pourtant il est intéressant de savoir que l'Indien de bon aloi saisissait alors la peau du cuir chevelu entre ses dents et l'arrachait d'un coup sec en un seul mouvement. Superbe geste qui pourrait intéresser les entraîneurs de gym. Pour l'avoir vécu, je peux témoigner que rares sont les victimes, scalpées vivantes, qui survivent à un tel exercice.

Le grand corps malade progresse vers les malfrats. Je me surprends à admirer son courage. Il faudra que je le respecte, le jour où je pourrai enfin lui loger une bastos dans le cervelet. Sa main jaillit de sa poche. Il y a planqué un coupe-papier. Un vrai, celui qui découpe les lettres de facturation et celle des huissiers, celui qui nous fait fantasmer en recevant nos impôts. Surpris, grand chef bandit relève sa sulfateuse. Trop tard. Le grand manitou de l'Alzheimer réussit à plonger vers Kriss et lui enfonce son coutelas improvisé dans l'épaule. C'est bête, le toubib n'a pas su toucher le cœur. Dommage, ça fait désordre.

Johnny n'a pas cette délicatesse. La rafale de sa mitrailleuse décapite Wendigo, l'esprit maléfique de cet enfer médicalisé. Enfoiré, ce crétin de Mickey m'humilie. Ma vengeance tombe à l'eau. Je peste, alors que de la cervelle éclabousse les alentours et pleut sur des anciens. Le hall d'accueil ressemble moitié à un chantier, moitié à un cimetière à ciel ouvert où gisent des cadavres et vagissent des centaines. A mon goût, le massacre a assez duré. Ma voisine réclame toujours son petit gâteau, le fauteuil proche a soif, des infirmières sont proches de l'hystérie.

Et je choisis cet instant pour débiter une hypoglycémie. En fait, je ne choisis pas vraiment. La journée a été rude, mes examens ont été chaotiques et mon corps réclame du sucre. Je sue, les membres tremblotent et la raison vacille. Généralement dans ces cas-là, je raconte n'importe quoi. Aux yeux du monde ce n'est pas bien grave puisque je ne parle quasiment plus. Et si ça m'arrive, c'est pour dire des âneries sur les cow-boys ou les indiens. En fait, on me prend pour un fou. Peut-être. C'est pour cette raison que je veux disparaître, rejoindre la nature, les grands espaces et planer avec les aigles. Je suis prêt, pieds nus, à rejoindre la terre sacrée. Si cet escroc ne s'était pas approprié le haut des marches, j'y serais déjà.

Elle s'appelle Sarah je crois, une toute jeune fille. Elle me plante ses seins à hauteur des prunelles. Ils sont petits,

déliçats. La demoiselle se penche sur moi et s'applique à me faire boire un verre d'eau, chargé de morceaux de sucre jusqu'à la gueule. C'est dégueulasse, mais efficace. Je retrouve mes sens peu à peu, mais j'ai laissé échapper le temps. Mon chronomètre interne est dérégulé. La femme de ménage est toujours le nez sur le lino et doit tenter de calculer le nombre de litres de javel qu'il lui faudra pour nettoyer la fange. Mickey mouline des bras au centre de la pièce, la mitrailleuse dansant au bout des doigts.

Théâtrale, superbe, se lève Nathalie. Ma Nathalie, désormais reine de l'établissement, son patron voué désormais à retapisser les murs. Elle se tourne vers le chef, et désormais seul membre du gang, pour lui asséner calmement ses vérités.

« Monsieur. Il est l'heure, je pense, de poser les armes. Vous avez tué notre directeur et l'un de nos résidents. Un de vos hommes est mort, le second est gravement blessé, le troisième a mystérieusement disparu. Peut-être s'est-il échappé, pour ne pas participer à ce vent de folie ? Vous avez un sac avec quelques centaines d'euros et des bijoux. Ce n'est manifestement pas suffisant pour vous. Vous vous imaginiez sans doute conquérir la Banque de France. Ce n'est pas le cas. Vous ne pouviez pas imaginer la résistance passive de nos anciens, qui se moquent de vos armes et de vos menaces. Vous avez juste réussi à humilier des femmes en les déshabillant. Elles ne songent pourtant qu'à aider, soigner, servir. Il vous reste à tous nous supprimer ou déguerpir. Je ne vous salue pas, monsieur. Prenez votre décision et vos responsabilités. »

Je n'ai aucun commentaire à faire sur la disparition du guignol. Il s'est en effet évaporé, mais je suis le seul à savoir comment et pourquoi. Si le Mickey veut aller le chercher, qu'il ne se gêne pas. Le souffle court, hagard, il fait quelques pas et ne songe même pas à injurier Nathalie où à lâcher une rafale pour l'intimider.

« OK, vous avez gagné. Je me tire avec le sac. Prévenez les pompiers que vous avez un blessé... » On a aussi quelques morts, ce qui devrait intéresser les croque-morts. Quant à la situation de l'homme, bien décidé à regagner ses pénates, elle peut éventuellement motiver la police. Mais je garde ces réflexions pour moi, elles n'intéressent personne. Dans une autre vie, j'aurais convoqué le blanc-bec devant le brasier au pied des tipis, allumé une pipe et bu une ou deux bouteilles d'eau de vie. Calmé, je lui aurai alors déclamé la phrase du chef

shawnee, Tecumseh : « *Quand tu te lèves le matin, remercie pour la lumière du jour, pour ta vie et ta force. Remercie pour la nourriture et le bonheur de vivre. Si tu ne vois pas de raison de remercier, la faute repose en toi-même. »*

Ce garçon fait pitié. Il n'a rien compris à la lumière du jour et n'a jamais su dire merci. Il aurait pourtant dû s'exprimer avec Nathalie, qui l'a sans doute sauvé d'une mort violente.

* * * * *

Chapitre 17

Les tuniques bleues n'ont eu en effet qu'à le cueillir dans le parc, alors qu'il venait de déverrouiller le cadenas condamnant l'établissement. Descendant des arbres ou surgissant de fourrés épineux ils ont surgi alors que Mickey tentait de rejoindre le 4x4 municipal. Casques, gilets pare-balles, mitraillettes et haut-parleur, lui hurlant de se jeter à terre, l'ont convaincu que la guerre était finie pour lui. Il n'y aurait pas de reddition, de signature de traité et calumet de la paix, juste la prison. Vingt ans ou plus, selon l'humeur du juge.

Ils arrivent toujours au bouquet final, ceux-là, quand le film est fini. Mais il n'y a pas eu de casse, ni de nouveaux coups de feu. Les gendarmes expliqueront plus tard à Nathalie qu'ils étaient prêts à intervenir. Un toubib, intrigué par l'étrange pancarte à l'entrée du bâtiment et le cadenas condamnant son entrée, avait alerté la maréchaussée. Un drone avait pu filmer quelques scènes par la fenêtre, en discerner la sauvagerie et il avait fallu quelques heures pour finaliser une opération de sauvetage.

Le scénario prévoyait une entrée par le toit. Des hommes progressaient dans les étages, les sécurisaient puis descendaient par les escaliers. Une autre compagnie forçait l'accès au rez-de-chaussée. La coordination des deux armes, police et gendarmerie, devait permettre de neutraliser les malfrats. Les forces de l'ordre ignoraient encore qu'il n'en resterait qu'un. Son obstination comme son penchant pour tirer sur tout ce qui bouge lui aurait sans doute valu une balle, deux ou dix. Nathalie lui a finalement sauvé la vie avec son petit discours moralisateur. J'ai tellement vu de films où un

prisonnier endure la loi de la jungle, et regrette d'avoir parfois à subir celle de la douche, que je me demande où est le bon choix. Les balles ou la baignoire avec les codétenus ?

L'armée de campagne fait montre d'une redoutable efficacité. Un colonel, sans sourciller le moins du monde, fait rhabiller les filles. Il a dû les lorgner avec la caméra du drone. Il envoie ensuite des équipes pour s'assurer que les chambres ne recèlent plus aucun méchant, puis donne accès aux pompiers

et à une escouade de médecins. Nathalie est définitivement la nouvelle responsable du bazar. C'est elle qui ordonne ou suggère des soins, conseille aux toubibs de faire transporter tel ou tel dans un hosto de la région, motive le personnel encore capable de préparer un dîner correct pour la soirée. Une femme chef en quelque sorte, celle que mes potes amérindiens appellent la Squawachem.

Il suffit de quelques minutes aux militaires pour découvrir ma victime. Vu son état, il n'a pas bougé. Les vautours n'ont pas encore déchiqteté le cadavre qui se décompose au final dans un patio, donnant sur le bureau du directeur. Il l'utilisait en cas de coups de stress, pour se reposer, fermer les yeux et boire un coup. Désormais c'est un charnier. Nathalie donne une clé, accrochée à un tableau, au gradé. Relevé d'empreintes, photos et la civière emporte le salopard. Deuxième civière pour le dernier des Donald. Il n'a plus son coupe-papier dans l'épaule mais s'est évanoui sous la douleur. Il se réveillera, recousu, à l'hôpital avec deux gendarmes jouant les tables de chevet.

La pression a été trop forte, j'ai pissé dans mon froc. Je le signale à Marie-Lou qui me pousse jusqu'à mon antre pour me changer. L'ascenseur a été nettoyé à grands coups de jets par les pompiers afin d'y nettoyer les dernières traces de sang. Pauvre Christian. J'espère que Nathalie pourra m'emmener assister à tes funérailles. Ton corps pourra ensuite être dignement enterré à même le sol dans l'Estérel. Les loups devraient t'épargner un moment, avant de renifler ton odeur et s'acharner à te déterrer. C'est la vie.

Je découvre que la femme de ménage se prénomme Justine. Je ne peux plus la haïr puisqu'elle avait ouvert la porte donnant sur le jardinet aux cactus. Elle n'est pas responsable du fait qu'un maladroit se soit positionné dans mon axe de visée. J'absous donc Justine comme l'a fait Nathalie qui lui a conseillé de voir un médecin et de rester un moment à la maison. La

pauvre fille est partie rassurée, ce ne sera pas elle qui décollera les morceaux du patron toujours collés aux murs.

D'autres blouses blanches vont ainsi bénéficier d'un petit temps de repos supplémentaires. Sympa, mais étonnant. Les femmes de mon temps, aux côtés des emplumés, participaient parfois aux combats et tranchaient une multitude de gorges avant de retourner allaiter les gosses. Elles devaient être plus solides et savaient absorber, sans trembler, leur dose d'eau de vie quand ces messieurs, ivres, tombaient à leurs pieds. Que des bons souvenirs. Mais de courte durée.

Deux mecs avec blouses me piquent dans tous les sens, se lamentent en évoquant ma tension, me rabrouent et me supplient de pisser dans un machin en plastique. Cela m'évoque des scènes de torture que je pensais avoir oublié. Impossible, elles sont inscrites sur ma peau et gravées dans cette mémoire indienne qui, selon les médecins, me turlupine. Alors, quoi faire d'autre, je hurle. Et survient l'héroïne, ma Calamity Jane du fauteuil roulant. Nathalie me regarde en souriant, cligne un œil et s'adresse aux demeurés.

« C'est bon, messieurs. M. Colonne est parfois un peu surprenant mais il a une santé en béton. Je ne pense pas que son physique ou son mental aient souffert de notre agression. Il a vécu tellement d'aventures et de vies que cette péripétie a du seulement le divertir. Je vais m'occuper de lui, ne vous inquiétez pas. Allez plutôt contrôler la santé de M^{me} Mathilde dans la chambre d'à côté. Elle est sourde, Alzheimer, mais votre tenue va la rassurer. Attention, parfois elle crache ... »
Nathalie me regarde. Je suis calmé, subitement un agneau.

« Ça va, Pat ? » Un sourire éclaire son visage. Quelle classe, quelle distinction ! Il y a ainsi des instants fugaces qui m'inciteraient à ne plus vouloir sauter dans le vide. Je sais bien que Nathalie ne peut passer sa vie à s'occuper de moi, me parler gentiment, me servir des verres d'eau délicieux, mais je veux tellement y croire.

Et c'est ainsi que je me retrouve en équilibre entre deux pulsions, par la grâce d'une phrase insignifiante prononcée par une jolie femme. Elle est beaucoup plus que ça, mais je n'ai plus les mots pour le dire. Je suis aujourd'hui comme un de ces Mohawks, les bâtisseurs de l'Amérique. Travailleurs du ciel, à cheval sur des poutrelles, ces indiens ont serré des milliers de boulons pour ériger des gratte-ciels. Les tours du World Trade Center, c'est eux. Ils ont pleuré à leur destruction.

Je suis moi aussi assis sur une poutrelle, hésitant sur le choix de la chute. A gauche ou à droite ? Mourir ou survivre. Comment désormais réaliser mon grand projet ? A t-il encore un sens, comment le réaliser ? Dormir, oublier.

Chapitre 20

« *Papa, tu es un héros !* » Merde, on n'est pas vendredi et déjà Solange vient me briser les noix. Je suis à peine piqué, j'ai juste avalé mon café que déjà elle me pérore dans l'ouïe. Son mec, Roger ou Robert ?, j'ai oublié, a un sourire de wapiti qui lui scie le visage jusqu'au front. Il devrait envisager le scalp celui-là. J'ai des amis qui lui feraient ça avec beaucoup d'humanité. Dans ses bras, un kiosque à journaux que sa dulcinée étale sur le lit.

« *Toute la presse ne parle que de votre histoire et de toi. Tu es dans le Figaro, Libé, l'Huma et même Var-matin avec un édito. Il y a les noms des brigands, des photos de l'établissement et de la nouvelle directrice, Nathalie je sais plus comment. Elle a raconté toute l'aventure, les bandits déguisés en Walt Disney et le courage des infirmières. Là, j'ai pas tout compris. On aurait dit qu'on confondait l'EPHAD avec le Moulin Rouge. Mais je demanderai des précisions. C'est quand même pas un bordel, ici ...* »

Cause, ma pauvre fille. Tu ne sauras jamais l'intensité de certaines scènes, l'héroïsme de mon pote Christian, le sourire et le courage de Nathalie.

« *Et il parle de toi. Il t'appelle Pat et t'évoque comme un cow-boy, un justicier. C'est dingue, non ? Qui a pu leur raconter de telles fadaïses ? L'enquête a prouvé que tu étais le seul qui avait pu précipiter le bandit au bas des escaliers. La chute a dû être impressionnante, ses cris déchirants. Tu ne veux pas nous raconter ? Tu me rappelleras que je dois écrire à tous ces canards, pour leur signifier ton vrai prénom et ton nom.* »

Jamais. Seule Nathalie a pu évoquer Pat le cow-boy. Le reste n'est que fadaïses, inventions de journalistes. Comment tenter d'expliquer à la populace que je ne voulais pas sa mort, mais la mienne. Et maintenant le héros est fatigué. Je vais somnoler en m'imaginant, habitude millénaire, mastiquer une feuille de coca. Et demain, peut-être, si le courage me revient, je déciderai de la façon de disparaître. Ou pas.

Solange et son bâtard sont évacués pour me changer et me perforer. La télé continue à aligner les horreurs du jour. Que du banal. La fesse à l'air et l'humeur chagrine, je perçois le flash spécial. Il devrait m'interpeller, il m'indiffère. J'ai rangé les souvenirs proches dans un dossier appelé poubelle. Il s'avère

que le fameux Johnny, je l'avais déjà oublié celui-là, a réussi à s'échapper. Bravo le shérif !

Je perçois la blouse blanche qui sursaute, reboutonne sa tenue et chuchote une phrase à sa collègue, une petite rousse qui me persécute l'arrière-train pour la première fois. Je ne l'ai pas vu à poil celle-là, son avantage pileux se serait assurément gravé dans ce qui me reste de mémoire. Une nouvelle donc ou une remplaçante. Il y en a beaucoup actuellement depuis l'agression.

Le bavard, dans la boîte carrée, est en chemise. Il a desserré la cravate et ruisselle. Problème de clim sans doute. Je déteste la clim, ça me fait tousser. Je préfère l'air frais des grandes plaines.

« Le bandit qui dirigeait l'opération dans la maison de retraite médicalisée La Chaumière, à Saint-Raphaël, a pris la fuite. L'homme avait été incarcéré aux Baumettes à Marseille en attendant son procès. Ce matin il devait être entendu par un juge d'instruction. C'est en arrivant au palais de justice d'Aix-en-Provence qu'il a réussi à se saisir de l'arme d'un gendarme, venant de lui retirer ses menottes. » Je comprends que le Johnny a menacé un deuxième représentant de l'ordre, lui intimant l'ordre de balancer son flingue, sinon il explosait la greffière. Il avait saisi la fille par le cou et lui avait mis son pistolet dans l'oreille. Le gendarme n'a pas moufté. Mieux vaut obtempérer que de voir sa carrière compromise par le meurtre d'une gonzesse, à peine bandante en plus.

Le bandit a traîné son otage dans les couloirs du palais et débouché dans l'avenue. La première bagnole venue fut la bonne. Coincé à un feu rouge, le cadre commercial ne pouvait rien faire en se retrouvant avec un flingue sur la tempe. *« N'abîmez pas la peinture s'il vous plaît. J'ai un gros crédit ... »* a-t'il crié, avant de voir sa limousine bondir. La greffière est à genoux sur le trottoir. Indemne mais choquée. Le mec qui a tué le médecin-chef de mon établissement préféré, après le Crazy Cougar de Buffalo, est en cavale. Je lui reprocherai toujours de m'avoir privé d'un duel mythique. Il aurait constitué l'un des fondements du peu qui me reste à vivre. A

part ça, il peut bien disparaître, devenir artiste-peintre, joueur de tennis, boucher-charcutier, bénéficiaire du RSA, je m'en contrefous.

Il n'y a peut-être qu'un détail qui me chagrine vraiment. J'ai toujours un personnage ou une anecdote, venu du tréfonds de mon historique de cow-boy ou indien, qui m'interpelle, me titille l'inconscient, me saute au neurone. Là, rien. Comme si ce mec m'interdisait de réfléchir, de rebondir dans un passé tellement riche que parfois je m'y noie tout seul. Il n'y a que Nathalie qui pourrait me remettre sur mes rails, reprendre les rênes d'une diligence en perdition où le cocher ayant été abattu, ne subsistent que des chevaux impatients de se jeter dans le premier ravin venu. Or, elle ne fait qu'aller et venir.

J'essaye de réaliser que la nouvelle tenancière de ce boxon médicalisé a peut-être d'autres priorités que de venir me prendre la main, m'abreuver de mots doux, m'inspirer des fantasmes. Je n'y arrive pas. J'ai dû être méchant, dire ou faire des choses déplaisantes. Elle n'est en effet venue dans ma chambre qu'une fois depuis hier, pour m'annoncer une catastrophe. Elle me l'a dit avec un grand sourire, sa main, ornementée d'un petit bijou, jouant dans ses cheveux. La belle ne se serait quand même pas fiancée sans me le dire ? Encore un qui risque de pleurer pour avoir croisé ma route.

« Pat. Votre fille Solange et son mari vous réservent une grosse surprise vendredi. Ils vous emmènent déjeuner au restaurant. Ils savent combien vous aimez les beaux paysages et veulent vous montrer la mer, les rochers, tous les charmes de notre beau pays. Je ne devrais pas vous révéler le secret, mais ce sera l'occasion, je pense, de rouler jusqu'à la frontière avec les Alpes-Maritimes. » Au moins trente kilomètres, c'est énorme. *« Il faut en profiter avant le prochain confinement »*. Quand je pense aux milliers de miles qu'il fallait abattre en tant que garçon de vaches pour espérer rejoindre un troquet et s'abreuver comme un mulet, j'ai le sourire contrit.

Heureusement le grand projet n'est pas mort. Et moi, pas encore, hélas.

Chapitre 21

Nous sommes vendredi et j'ai le matin chafouin. Si je pouvais, j'arracherais les fils de la télé avec le dentier. La boîte vient enfin de me parler des Indiens. Mais pour en dire du mal, ou plutôt faire semblant de s'apitoyer. Les descendants de mes frères, aux States, sont au moins deux millions à vivre dans des bidonvilles, sous le seuil de pauvreté. Les maladies y sont légion et l'alcoolisme y exerce des ravages. La preuve que l'on ne sait plus aujourd'hui faire de l'eau de feu de qualité. Le chômage a atteint des records inégalés et le suicide, surtout chez les jeunes, se propage à la vitesse d'un incendie dans la prairie. En résumé, depuis que l'on ne se fait plus décimer par les soldats blancs, on se fait étriller par leur société décadente. Je préférerais avant.

Et en plus, il y a Solange et monsieur qui vont débarquer. Nathalie m'a dit de ne pas m'inquiéter, mais qu'elle se rassure, je ne crains personne. Dégun, comme on dit ici. Il faut bien manger, mais ne pas se gaver. C'est jour de fête et j'ai droit à un verre de vin. « *Un petit rosé bien frais, c'est bien, n'est-ce pas, Pat ?* » Je ne dis pas non, ma belle, mais seulement avec toi ... Sinon, je redoute parfois le rosé de province dont les origines et l'appellation sont douteuses. Il est midi et la sentence tombe, l'échafaud est à la porte.

Solange est costumée en bonbon rose. Roger, Robert, Roméo, que sais-je encore, arbore une chemise à pois, des bretelles et un faciès de raton laveur fraîchement écrasé. Ils ont sorti la limousine, l'ont lavé et aspiré. Sans doute pour m'intimider. Je préfère les diligences poussiéreuses où subsistent remugles, fragrances, pestilences et traces de sang séché. Monsieur, tout sourire, se fend d'un « *Comment vas-tu Patrice ?* » en m'ouvrant la portière passager. Je m'incruste, il attache ma ceinture et va caser mon engin à roues dans le coffre. J'entends la fraise au sucre qui se glisse à l'arrière en claquant la portière.

Roule. « *Mon papa chéri, on t'emmène dans un restaurant au Dramont, sur la plage. Tu te souviens que tu aimais tant y aller avec Maman, il y a quelques années.* » Mille ans, sans doute. Je ne me souviens ni de la dame, ni du resto. « *C'est là que Roger et moi avons organisé notre repas de mariage. Tu ne peux pas avoir oublié, tu nous avais offert un an d'abonnement à « Western magazine » J'ai retrouvé un numéro spécial il y a pas*

longtemps ... Il était consacré au Winchester Hotchkiss. Tu imagines combien j'étais heureuse. » J'imagine en effet. Nanabozo, glissé sous ma chemise, se marre.

Le bavardage incessant de la sexagénaire ventripotente m'insupporte et je me consacre au paysage. Quelques rues et maisons, au sortir de la Chaumière, puis la route nationale. Ligne discontinue et un monument à droite, celui du débarquement. Il y a même une sorte de péniche, plate-forme pour débarquer les hommes et les offrir aux balles ennemies. C'est fou, les soldats américains ont donné leurs vies à des Français qui crachent aujourd'hui sur leurs Mac Do. Mœurs étranges. Puis un port, le Poussaï, et des virages sans fin qui font découvrir la mer de temps à autre.

Solange a enfin fermé sa grande bouche devant mon immobilisme. Aurait-elle compris que son verbiage, son entregent avec des fantômes qui m'horripilent, ne suffiront pas à me rapprocher d'elle ? Marcel, Roger se gare en double-file devant l'enseigne qui glorifie la mer, la plage, son sable et sa finesse, mais aussi ses bières et la qualité du chef cuistot. Menu à 24,95 euros, sauf les boissons. Je n'ai aucune notion de ce prix, de ce qu'il représente mais Solange se pavane. « *Ça va être bien* » assure-t-elle. Du moment que je n'ingurgite pas des endives, épinards et poney Sioux, mort au combat, je suis prêt à tout avaler.

Monsieur va tenter de garer le véhicule. Il a sorti mon cheval à roues, m'a aidé à m'installer et je contemple la Méditerranée. Je suis toujours sensible aux clapotis, aux vagues lorsqu'elles daignent se manifester et aux voiliers qui, alors, se réveillent.

« *Respirez, enfants* » clamait une mamie Iroquois à l'imposante poitrine, lorsque sa tribu parvenait à rejoindre une contrée baignée par les flots. La poésie s'estompe lorsque s'entrouvre la porte du troquet. S'en échappe une musique de sauvage, des bruits électriques et des tam-tam dont les peaux sont ceux d'estomacs de cormorans syphilitiques.

Le serveur est sympa et nous installent dehors. Il a une mèche orange, des yeux vairons et des tatouages partout. Il a un Lucifer sur un bras, une Blanche-Neige sur l'autre. J'apprécie la concordance. Solange m'agrippe le bras et veut me convaincre que rien n'égale un plateau de fruits de mer, avec le rosé ou le blanc de mon choix. Je balbutie « *steak de bison* » et « *eau de feu* » mais qui m'écoute encore ? Ce sera donc les bestioles à coques, avec ou sans pattes et pinces, qui tentent de se

reproduire entre plastiques et bidons d'huile, que nous choisirons. René, Roger, Maurice est heureux, il vient d'adopter le spectre et l'aspect d'un métazoaire visqueux. Un vulgaire mollusque en quelque sorte.

Je serais enclin à expliquer à Solange les différences entre mollusques et gastéropodes, certes minimes, mais la discussion se poursuivrait bien au-delà du dessert. Je préfère donc m'abstenir et revenir à ma communication de prédilection, le mutisme.

Le comptoir et ses divines liqueurs sont dans mon champ de vision. Difficile de ne pas y deviner la silhouette qui s'y incruste et bientôt me fixe. Je ne connais pas ce mec. Le zig est insignifiant, musclé, vêtu de jeans. Il insiste, ignore les flots bleus et les autres clients pour me darder. Alors que j'essaye de me concentrer sur ma première huître, « *c'est une numéro 3, mon papa, venue des calanques* », l'homme lève son verre, le dirige vers moi et fait mine de trinquer. Puis se détourne en me braquant du doigt.

Mécréant. A mon époque, j'aurais quitté la table de jeu, rejoins le zinc et commandé une bouteille. Une fois enfilée, elle se serait innocemment brisée avec fracas. Puis le goulot se serait alors planté dans les pupilles du mec, avec une facilité déconcertante. « *Quoi ma gueule. Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?* » lui aurai-je balancé, façon Johnny. En cette année 2021, l'idole des jeunes repose pour toujours depuis longtemps. Comment pourrait-il le connaître cet impudent ?

On va tenter de l'oublier et se concentrer sur les machins qui baignent dans le citron et le vinaigre. Grand lapin fait la gueule, la mer c'est pas son truc. Pour bibi, ce n'est pas mauvais mais ne résout pas mon problème. Comment faire aboutir mon grand projet ?

Chapitre 22

Solange est aux anges. Si j'ai gobé mes six huîtres seul, elle s'est sentie obligée de me briser tous les membres des crustacés et de m'en extraire la chair. « *Tu vas voir Papa, la*

mayonnaise est faite maison. C'est un bonheur. » Je mâche, déguste, l'esprit ailleurs. Survient l'épisode bigorneaux. Elle pique les vers, recroquevillés dans leurs coquilles ridicules, l'un après l'autre. Un boulot de dingue. Jamais personne ne va au bout d'une platée de bigorneaux. Il est le fuit de mer le plus dévalorisé de la planète. Sans goût, trop petit, le bigorneau, généralement, se morfond en fin de vie, sans être dégusté, au fond d'un sac poubelle.

On en voit le bout. Je rends les armes pour le dessert, n'essaye même pas d'exprimer un souhait, voire un désir. Ce sera boule vanille. Et café, mais sans sucre. « *On prendra aussi deux verres de Cognac. Papa, hélas, n'y a pas droit. Et l'addition, avec la carte bleue s'il vous plaît.* » Du Solange pur jus. Je payais avec des dollars, désormais elle est carte. Je ne sais pas ce qu'en aurait pensé sa mère ? On s'extrait, après des promesses sans fin de retour prochain dans ce bouis-bouis. C'était super, comme d'habitude. Et bonjour à madame.

Il faut passer par la case roches rouges, falaises, rochers et virages ou des terroristes de l'embrayage aux pneus déficients, frôlent les carrosseries en face. Et la mort. Direction Cannes, le bout du monde, l'Eldorado pour les deux boy-scouts de la grosse bouffe dominicale du vendredi.

Franchement, je ne songe qu'à la sieste et aux éventuelles façons d'abréger définitivement cette farce que l'on s'acharne à me faire subir. Face de rat exprime sa joie et la transmet à la musaraigne, sagement recroquevillée sur le siège arrière.

« *Regarde papa. Roger vient de nous dénicher un petit parking superbe, au-dessus de la mer.* » Il est pire que le kiné, ce mec. Je pourrais apprécier les vaguelettes depuis la bagnole, mais non. Pour s'extraire il faut baisser la tête, se heurter contre le montant, se plier, ramasser les genoux, étendre les tibias, parfois les péronés, poser les pieds sur le sol. L'enfer. Tout cela pour s'effondrer dans ce putain de fauteuil, dont aucun personnel ne s'est jamais donné la peine de graisser les rouages.

Je ne vais pas faire la fine bouche après le repas, l'Estérel est superbe. Massif rouge finement ciselé au fil des millénaires sur plombant la mer, le paysage mérite que l'on s'y attarde. Nous sommes tout proches d'un surplomb d'une trentaine de mètres au-dessus de la bleue. Les mouettes s'expriment, jouant avec une brise complice. Grand lapin a glissé son lambeau de poils pelucheux dehors.

Un véhicule fait crisser ses pneus en se garant près de celui de face de fouine. J'entends le pas d'un homme qui s'approche derrière moi. Il me contourne et nous braque avec un flingue.

« A genoux les blaireaux. Il ne vous arrivera rien si vous ne bougez pas. Le seul qui m'intéresse, c'est pépère. »

C'est le mec du bar, celui qui m'a ouvertement défié. Le fameux Johnny. Pas le chanteur, l'assassin. Je ne l'avais vu qu'en bleu de travail, affublé d'un masque aux grandes oreilles ridicule. Mais la voix est très reconnaissable. Qu'est qu'il me veut ? Solange et son chauffeur s'abîment les jambes dans les gravillons. Ils tremblent. Aucune raison, c'est juste l'heure du jugement dernier.

L'homme est exalté. Les yeux fiévreux, le pistolet tournoyant dans les airs, il crie.

« Je sais tout de toi, débris. Les journaux t'ont décrit comme un héros parce que tu as précipité mon pote Rob dans le bas d'un escalier. Il était sympa Rob, sa maman va beaucoup le regretter. Alors, je vais le venger. Tu vas payer pour ce meurtre mais aussi pour l'ensemble du désastre dans votre maison de vieux fous. Je te désigne comme responsable de tout. Il a suffi de se rendre à la Chaumière pour qu'une larve dans ton genre me dise que tu venais de partir avec les deux ploucs. Il m'a désigné la bagnole qui sortait du parc et je n'ai eu qu'à suivre. Comme vous roulez à la vitesse d'un corbillard, ça été facile.

Plutôt que de finir ma vie en taule, j'ai préféré m'échapper pour en finir avec toi. L'Italie est proche. Tu seras juste refroidi, pas encore déchiqueté par les crabes que j'aurai déjà franchi la frontière. Je pourrai ensuite rejoindre des terres inconnues, à peine mentionnées sur les cartes. On m'a parlé de la Corse. Il y a peut-être un maquis là-bas, pour disparaître à jamais ... Facile de s'y planquer. Ils portent tous des cagoules. »

Sans doute mon pote, mais l'histoire n'est pas finie. Je n'ai pas achevée mon chapitre et toi, peut-être, non plus. Le dingue virevolte autour de moi, tourne autour du fauteuil, me claque la tête d'une chiquenaude à chaque déambulation. C'est désagréable, voire inconvenant. Le ciel est limpide et je crois revivre la scène finale de « *Il était une fois dans l'Ouest* », mon film fétiche. Je n'ai jamais assisté à un duel aussi beau et palpitant. J'étais derrière les palissades du corral et conseillais les acteurs sur la superbe musique d'Ennio Morricone. Quel talent, j'en pleure encore. Bronson et Fonda ont des gueules

burinées, les prunelles claires et l'on imagine déjà que l'un des deux va s'écrouler dans la poussière. Sous le soleil, dans le vent, je m'évertue à leur hurler qu'il est temps de dégainer les armes. Que le public s'impatiente. Mais ils font durer le duel, yeux dans les yeux, et miracle, avec l'envoûtante mélodie, le film devient anthologie.

Domage, on en est loin. Mais j'ai remarqué que l'enflure, en évoluant autour du fauteuil pour m'exclure définitivement de la surface de la terre, à l'orbite face à l'astre solaire. En gros, face à moi, il est aveuglé l'espace d'une seconde. Je n'ai rien à perdre, surtout pas à gagner. Je sens qu'il se propulse sur mon côté pour la dernière fois, avant d'appuyer sur la gâchette. Quel bonheur ! J'ai sans doute trouvé le moyen de résoudre les tourments qui me pourrissent la vie.

Alors, je fonce. Il a le dos à la mer et réalise, trop tard, que mon bélier à roulettes se rue sauvagement vers lui. J'entends le coup de feu, ressent que la balle m'enlève l'oreille. Qu'importe. Mon engin de mort le frappe violemment aux chevilles. Johnny chavire. Moi aussi. Il s'évacue dans un cri, tente de se rattraper à un buisson rabougri. Trop tard, connard. Tu vas disparaître avec ta haine de la société. Et mon hostilité. J'entends un « *papa* » tragique. Salut ma belle, merci pour la bouffe. Une bise à ma sublime Nathalie, elle sera la seule, avec Nanabozo, que je regretterai.

La roche rouge se rapproche alors que nous basculons tous les deux vers l'éternité. Il va mourir un dixième de seconde avant moi. Qui peut se soucier désormais que je n'ai pas voulu tuer son copain de l'escalier, seulement lui ? Moi, et ça me suffit. Un homme face à un autre et j'ai emporté le duel. Au final, grâce à mon destrier à roulettes, deux bandits de grand chemin auront mordu la poussière. L'éternelle loi de l'Ouest.

Un dernier regard à la mer et je souris. Enfin se réalise mon grand proj...

Fin